

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

PRECES

EX

MISSALI ROMANO

ALIISQUE LIBRIS

A

SACROSANCTA ROMANA ECCLESIA

APPROBATA

DESUMPTÆ

In asperione aquæ benedictæ die Dominica ante Missam - Ordo servandus in processionibus S. Marci Evangelistæ et rogationum - Preces in Oratione XL Horarum - Orationes diversæ pro benedictione SS. Sacramenti - Modus impertiendi pontificalem benedictionem post sermonem.

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE DES ORAISONS AU SACRÉ-CŒUR, A SAINT JOSEPH ET A SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

1 Volume in-4 relié - - - - Prix franco \$1.00

LE LIVRE DES PROFESSES

PAR

L'auteur des PAILLETES D'OR,

Trois volumes in-18. Prix franco 85 cts. Reliés en un volume \$1.10
Chaque volume se vend séparément : Le premier 15 cts,
le second 20 cts, le troisième 50 cts.

Le Livre des professes comprend deux parties divisées en trois volumes.
1o. Nature de l'état religieux, (1 vol.) 2o. Obligations de l'état religieux, (2 vol.)
Le dernier volume comprend au delà de 600 pages.

L'état religieux est l'appel d'une âme à la perfection, la donation réelle et sans réserve de soi-même à Dieu.

Pour répondre à cette vocation, il faut aimer, combattre, obéir, souffrir, prier. Telles sont les obligations des religieuses.

De même que le premier précepte du Décalogue renferme tous les autres, ainsi l'obligation par excellence de la religieuse est d'aimer, c'est-à-dire de se donner tout entière à Dieu, à Dieu seul, et au prochain en vue de Dieu, et par amour pour Dieu, sans égoïsme. Sur le chemin qui mène à ce but élevé de la vie, on rencontre des obstacles sans nombre. De là, l'obligation inévitable de combattre pour tous les chrétiens en général, et pour la religieuse en particulier. La meilleure méthode de combattre est d'employer le mouvement tournant, comme dans la tactique militaire : isoler l'ennemi, le forcer au piétinement sur place, le réduire à l'impuissance. Si l'engagement devient inévitable, alors il faut lutter avec courage. Pour un chrétien, lutter, c'est agir comme le P. de Ravignon qui rendant compte à son supérieur d'une de ses retraites lui écrivait : " Nous étions deux ; j'ai jeté l'autre par la fenêtre et je suis resté seul."

Les ennemis à combattre sont le démon, les penchants au mal, qui sont les ennemis du dedans et les plus dangereux ; ce sont les illusions. Illusions sur l'esprit religieux qui le montre impraticable, intolérable, dur et pesant ; illusions sur

l'obéissance, qui doit être pure, simple, entière, généreuse et cordiale, à l'encontre de laquelle se dressent l'orgueil, la présomption, l'arrogance et parfois la révolte ; illusions sur la pauvreté sur la chasteté, sur les dangers de la vie religieuse, sur la valeur personnelle, sur la perfection.

La religieuse, lésée pour le combat, doit aussi savoir souffrir. La souffrance est inhérente à la nature humaine, et la religieuse n'en est pas exempte. Dieu l'éprouve souvent par les sécheresses et par les angoisses de l'âme, par les humiliations, par les tentations, par les maladies et les infirmités. La souffrance peut avoir pour agents : les supérieurs pour lesquels on éprouve quelquefois, sans motif plausible, un sentiment d'antipathie, les personnes qui nous entourent, notre emploi qui peut être opposé à notre goût, notre tempérament qui est délicat, impressionnable, maladif, notre caractère qui est susceptible, les scrupules, etc.

Mais de quelque côté que vienne la souffrance, elle peut produire des effets merveilleux d'expiation, de formation et de transformation dans les âmes préparées. Car, selon la belle parole de la langue chrétienne, la souffrance est " la visite du bon Dieu", or, quand Dieu fait une visite, il vient toujours les mains pleines de grâces.

Le combat est vaillant et glorieux, la souffrance est douce et résignée avec la pratique de l'obéissance, qui est la mère, le soutien, la condition, le complément de toutes les vertus.

L'amour de Dieu, le dévouement, le sacrifice, l'immolation par le combat et la lutte, par la souffrance, par l'obéissance deviennent faciles avec la prière qui donne des ailes à l'âme pour la faire monter vers le ciel.

C'est à grands traits que nous avons calqué la forte charpente de ce livre. Selon la parole de Mgr l'archevêque d'Avignon, le *Livre des professes* " est un traité complet de perfection chrétienne ; il sera le véritable code de la religieuse." Parmi ses solides assises, plus d'une pourra servir à toutes les âmes pour les élever vers les régions sereines de la perfection.

APPROBATION

DE

S. G. MGR HASLEY, ARCHEVÊQUE D'AVIGNON.

(Lettre à l'auteur.)

Mon cher abbé,

On attendait avec impatience le troisième volume de votre *Livre des Professes*, et on avait raison. Mais il vous fallait le temps pour rendre la fin de cet ouvrage digne du commencement, et bien achever un ensemble d'études qui ne

s'improvisent pas. Vous avez pleinement réussi, et nous avons maintenant un traité complet de perfection chrétienne pour les religieuses. Vous y exposez avec méthode et avec votre talent bien connu les règles et les pratiques de l'ascétisme religieux ; vous conciliez l'exactitude de la doctrine avec l'élégance du style, et la sévérité des principes avec la suavité de leurs applications multiples. La clarté de votre exposition met cet ouvrage à la portée des intelligences les moins cultivées, la richesse de votre doctrine le recommande aux plus savants. Le *Livre des Professes* sera le code de la religieuse ; et celle qui saura le prendre pour guide de ses pensées, de ses sentiments et de sa conduite fera des progrès constants dans la perfection et pourra devenir un jour, Dieu aidant, une religieuse accomplie.

Ce sera, mon cher abbé, la précieuse récompense de vos travaux, ce sera une douce consolation pour les pasteurs de l'Eglise qui savent de quel secours sont pour les paroisses et les diocèses les religieuses fidèles à tous les devoirs de leur sainte vocation.

Recevez, mon cher abbé, mes félicitations sincères et l'assurance de mon affectueux dévouement.

† FRANC-EDOUARD, Arch. d'Avignon.

Avignon, 29 mars 1884.

INSTITUTIONES

JURIS CANONICI

QUAS IN SCHOLIS

PONT. SEM. ROM. ET COLL. URBANI

TRADIDIT

Clarissimus professor De Camilli

3 volumes in-12.....Prix Franco \$2.50.

LA Doctrine du Chrétien

OU
CONFÉRENCES NOUVELLES

SUR
TOUTE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

PAR
M. L'abbé AUGUSTIN BOURDIN

CURÉ AU DIOCÈSE DE LAVAL.

4 forts volumes in-8

Prix Franco \$5.00

TOME I.—Le Symbole des Apôtres.—Les Actes du Concile du Vatican.
TOME II.—Fin du Symbole.—Le Décalogue et les Sacrements.
TOME III.—Suite des Sacrements, Prière.—Sujets de circonstances.
TOME IV.—Suite des Sujets de Circonstances.—Le Syllabus commenté.

LA PASSION.

Extrait du Tome premier.

Christus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.—*Jésus-Christ s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.* (Philipp. II, 8).

Si vous revenez chaque année en grand nombre entendre le même récit de la Passion du Sauveur, ce n'est pas assurément une vaine curiosité qui vous amène dans ce saint temple ; vous y venez pour compatir aux souffrances de Jésus-Christ, notre divin Maître, pour augmenter votre foi et votre amour, et vous exciter au repentir de vos péchés qui ont été la cause de sa mort. Tels sont vos motifs et vos sentiments chrétiens. Pour répondre à ces dispositions et les développer en vous davantage, nous allons vous retracer les principales circonstances de la Passion de Jésus-Christ. Nous irons d'abord au jardin des Oliviers et de là au tribunal de Pilate ; nous assisterons à la trahison de Judas, au reniement de saint Pierre ; nous suivrons le Sauveur avec les saintes femmes dans les rues de Jérusalem, et nous l'accompagnerons jusqu'au pied de la croix, sur le Golgotha. Là, en voyant tant de douleurs accumulées sur une tête innocente, nous éprouverons, je l'espère, plus d'éloignement pour le péché, et un désir sincère de mener une vie de plus en plus chrétienne. Puis nous nous retirerons dans nos demeures, le cœur contrit et humilié, en pensant à nos fautes, et à ce qu'il a coûté au Sauveur pour les expier.

La Passion qui termina sa vie, est de tous les événements qui l'ont remplie, le plus douloureux, mais en même temps le plus utile, le plus consolant à méditer. C'est, en effet, en ce jour mémorable, que le pont de la miséricorde fut rétabli entre le ciel et la terre, afin que nous puissions aller au ciel ; c'est en ce jour mémorable que notre arrêt de mort fut déchiré, attaché à la croix, (Coloss. II, 14), et qu'une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes fut signée du sang de Jésus-Christ. Lorsque la croix eut été plantée au sommet du Calvaire, alors il fut dit que l'empire du démon était renversé, la justice divine satisfaite, et que Dieu aimait sa créature d'un amour infini. C'est ce dévouement sans bornes du Fils de Dieu, qui a séduit le cœur de l'homme, l'a touché, l'a attendri et l'a porté quelquefois aux plus généreux sacrifices. Comment ne pas reconnaître un Dieu qui a souffert ainsi pour nos péchés ? Comment ne pas l'aimer, ce bon Sauveur, qui a tout fait par amour pour nous ? Comment désespérer de notre salut, si nous sommes sincèrement repentants ? Telles sont les réflexions faciles et salutaires que nous suggérera la Passion du Sauveur, dont vous écouteriez le récit douloureux avec une religieuse attention. O ! Seigneur Jésus, qui avez aimé les hommes jusqu'à mourir pour eux sur la croix ; mettez dans nos cœurs une étincelle de ce feu divin, qui embrasait le vôtre, afin que nous puissions comprendre et goûter ensemble ces grandes leçons de mortification et d'amour que vous nous donnez des hauteurs du Calvaire. Avant de commencer, rendons nos hommages à la Croix et disons-lui : *O croix, ave.*

Pénétrons d'abord dans ce jardin solitaire des Oliviers ou de Gethsémani où va se passer la première scène de la Passion du Sauveur. Gethsémani était un lieu planté d'oliviers, et situé à quelque distance en dehors des murs de la ville de Jérusalem. Le Seigneur avait coutume de se rendre à ce jardin, le soir, avec ses disciples, pour prier en silence. Il vient d'y entrer avec ses trois principaux Apôtres, Pierre, Jacques et Jean. Il se retire à l'écart, et se prosterner la face contre terre, songeant à l'horrible sacrifice, qui va bientôt se consommer. Il commence à craindre et à être rempli de tristesse : *mon Père, dit-il, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible, cependant, mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne.* Voilà le modèle de la prière que nous devons adresser à Dieu, dans nos afflictions et nos maladies. Mon Dieu, que ces chagrins, que ces douleurs s'éloignent de moi ! cependant que

voire volonté soit faite et non la mienne. La résignation, la soumission à la volonté de Dieu n'est pas seulement un conseil, c'est un devoir pour le chrétien, disciple de Jésus-Christ. Après avoir fait cette prière, le Seigneur se lève et se dirige vers ses Apôtres qu'il trouve endormis ; il leur dit donc : *veillez et priez, afin que vous ne succombiez point à la tentation ; car l'esprit est prompt à prendre des résolutions généreuses, mais la chair est faible à les exécuter.* Ensuite il ajoute : *mon âme est triste jusqu'à la mort. Tristis est anima mea usque ad mortem.* Les Apôtres ne trouvèrent pas une parole de consolation à adresser à leur Maître affligé ; leurs yeux étaient appesantis par le sommeil. Voilà les hommes tels qu'ils s'offrent à nous trop souvent, indifférents, insouciant, préoccupés. Jésus-Christ a voulu nous montrer par son exemple, que les consolations véritables, solides, nous devons les demander à Dieu seul et non pas aux hommes, qui ne savent le plus souvent que nous adresser des reproches ou des conseils inutiles, au lieu de nous soulager.

Le Seigneur s'éloigna de nouveau, à la distance d'un jet de pierre, et il fit à genoux pour la seconde fois la même prière : *mon Père, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible.* Que contenait donc de si amer ce calice de la Passion, que le Sauveur ne pouvait se résigner à le boire ? Ce qu'il contenait de si amer, en doutez-vous ? Il contenait les insultes, les outrages, tous les tourments que Notre-Seigneur allait bientôt endurer ; il contenait les impuretés, les meurtres, les blasphèmes, tous les sacrilèges qui se sont commis et se commettront jusqu'à la fin du monde. Oui, le Sauveur voyait clairement et en détail tous les péchés que vous avez commis à la lumière du jour ou à la faveur des ténèbres ; il voyait les emportements de la colère, les infamies de la luxure, les duretés de l'avarice ; il se voyait chargé des péchés de tous les hommes, lui, le Saint des saints, l'Agneau sans tache. *Ces torrents d'iniquité inondèrent son âme et le remplirent d'une tristesse mortelle.* (Ps. XVII, 5). Mais ce qui acheva de l'accabler, ce fut de voir que des milliers de chrétiens rachetés par son sang, nourris de sa chair, mourraient dans leurs péchés, dans l'impénitence, et que tant de souffrances endurées pour les sauver ne serviraient qu'à aggraver leur condamnation. Alors il s'écria pour la troisième fois : *mon Père, je n'en puis plus, que ce calice s'éloigne de moi s'il est possible ;* et une sueur froide, une sueur de sang découla de ses membres, pénétra ses vêtements et se répandit jusqu'à terre. Lui-même tomba en défaillance, et il serait mort de douleur à la vue de nos péchés, si un Ange envoyé du ciel ne fût venu le fortifier, afin qu'il pût boire jusqu'à la lie ce calice d'amertume. En voyant le Sauveur étendu par terre et prêt à mourir dans le jardin des Oliviers, qui ne comprendrait combien le péché déplaît à Dieu, et combien il en a coûté à Jésus-Christ pour l'expier et satisfaire pour nous à la justice divine !

Tandis que Notre-Seigneur se trouve ainsi abattu, consterné, presque mourant à la vue de tant d'iniquités et de prévarications, un bruit se fait entendre à l'entrée du jardin solitaire, une bande armée s'approche et se présente. Les uns portent des épées et des bâtons, les autres des flambeaux et des lanternes ; car déjà la nuit est avancée. Le traître Judas Iscariote ou de Kérioth en Ephraïm est à la tête de ces hommes et les dirige : vous diriez qu'ils cherchent tous un malfaiteur. Oh ! non, ils viennent pour saisir l'Agneau de Dieu, le Sauveur du genre humain, Celui dont tous les pas avaient été marqués par des bienfaits. Ah ! disait autrefois un brave guerrier, Crillon, en entendant raconter cette circonstance de la Passion : ah ! si j'eusse été là, j'aurais mis en fuite tous ces misérables ; mon épée eût été au service de mon Sauveur. Mais le Sauveur ne voulait pas se servir de l'épée. Il dit à Pierre qui avait tiré la sienne pour le défendre : remettez cette épée dans le fourreau ; car quiconque se servira de l'épée périra par l'épée. Il dit aux Juifs : j'étais sans cesse au milieu de vous, et vous ne m'avez pas pris, parce que mon heure n'était pas encore venue. Je

verrait aussitôt plus de douze légions d'anges pour me défendre ; mais c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres, il faut que les prophéties s'accomplissent. Cependant afin de faire sentir aux Juifs qu'il se livrait volontairement à la mort, il leur demanda de nouveau : *qui cherchez-vous ?* Ils répondirent : *Jésus de Nazareth — C'est moi.* Et à cette seule réponse : *c'est moi, ego sum,* ils reculèrent, et tombèrent tous à la renverse comme frappés de la foudre. Jésus-Christ aurait pu écraser tous ces misérables, mais il se contenta en les renversant de leur faire sentir sa puissance. Ensuite il leur permit de se relever, de le lier, de le garotter comme un malfaiteur. C'est donc bien volontairement et par amour pour nous, divin Sauveur, que vous vous livrâtes à vos ennemis, vous qui aviez tout pouvoir au ciel et sur la terre ; mais vous aviez résolu de nous montrer jusqu'à la fin votre amour et de tout endurer, afin de satisfaire pour nous à l'éternelle justice.

Ce fut encore au jardin des Oliviers, que se passa entre Notre-Seigneur et Judas une scène bien digne de notre attention. Jésus laissa son disciple perfide s'approcher de lui, et lui donner un baiser ; puis il lui dit avec douceur : *mon ami, qu'étes-vous venu faire ici ? Amice, ad quid venisti ?* Quoi ! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! Ces tendres reproches auraient amolli un tigre. Jésus l'appelle son ami au moment où il le trahit ; il cherche à faire descendre le remords dans son cœur ; il lui accorde une dernière grâce, mais l'apôtre sacrilège reste insensible. *Déjà le démon était entré dans son âme,* dit saint Jean, (XIII, 27), par la communion indigne qu'il venait de faire. Si ce malheureux endurci se fût jeté aux pieds de son bon Maître, s'il eût dit : Seigneur, j'ai commis le plus grand des crimes, je vous ai trahi, vendu ; parlez-moi. Il n'y a pas à en douter, le doux Sauveur lui aurait pardonné. Le grand crime de Judas fut de manquer de confiance en la bonté de Dieu ; il avoua, il confessa son forfait, et plein de repentir il reporta dans le temple aux princes des prêtres les trente pièces d'argent, qui étaient le prix de sa trahison ; mais sa contrition ne fut pas bonne, parce qu'elle ne fut pas accompagnée d'un commencement de confiance et d'amour envers Dieu. Judas désespéra jusqu'à la fin de son pardon, et il s'en alla se pendre de désespoir. Etant suspendu, dit saint Luc, (Act. I, 18), il s'ouvrit par le milieu du corps, *crepuit medius,* et ses entrailles se répandirent jusqu'à terre. Telle fut la fin malheureuse et à jamais déplorable de Judas ; son nom est resté la plus grande injure que l'on puisse adresser à un homme, pour exprimer le comble de la perfidie et de l'ingratitude. C'est ici le lieu de faire une réflexion bien salutaire. Quelle a été la première cause de la perte éternelle de Judas ? L'amour de l'argent, son attachement trop grand aux biens de la terre ; c'est cet amour déréglé qui le porta à trahir sa conscience et sa foi, à livrer son Dieu, à perdre son éternité. Vous voyez à quels excès peut conduire l'intérêt sordide ; et combien cette passion de l'intérêt, qui est si commune parmi les hommes, peut être dangereuse pour le salut éternel ; combien elle enduret le cœur, elle aveugle l'esprit, et fait sans honte fouler aux pieds les règles de la justice et de la reconnaissance.

Nous avons dit que Notre-Seigneur, après avoir fait sentir sa toute-puissance à ses ennemis, se laissa lier par eux. Ils l'emmenèrent ainsi enchaîné, hors du jardin des Oliviers, lui firent passer le torrent de Cédron, et le conduisirent à la lueur des flambeaux, à l'extrémité de la ville, d'abord chez Anne, puis chez son gendre Caïphe, qui était grand-prêtre des Juifs, cette année-là. Malgré l'heure avancée, il était environ deux heures du matin, Caïphe rassembla les prêtres, les docteurs de la loi, les anciens du peuple, et en leur présence il interrogea Jésus-Christ sur ses disciples et sur sa doctrine. Le Sauveur répondit : j'ai toujours parlé au monde ouvertement ; interrogez ceux qui m'ont entendu : voici des gens qui savent ce que j'ai dit. Sur cette réponse, un des satellites là présent, donna brutalement un soufflet à Jésus en disant : est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? Notre-Seigneur avec une patience et une dignité surhumaines, dit à cet homme : si j'ai mal parlé, faites voir ce que j'ai dit de mal, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?

Tandis que le Seigneur Jésus-Christ, notre Créateur, était ainsi indignement traité par sa créature, le premier de ses disciples, l'apôtre Pierre, qui l'avait suivi de loin, à longe, (Marc. XIV, 54), jusque dans la cour du grand-prêtre pour savoir comment cette affaire allait se terminer, Pierre reniait trois fois son divin Maître, à la voix d'une simple servante ; et avant que le coq eût chanté pour la seconde fois, il répétait avec serment : *je ne connais point cet homme, nescio hominem istum, Cet homme, ô Pierre ! est-ce ainsi que vous parlez de votre Sauveur, de votre bon Maître ?* Vous ne connaissez point celui qui vous a établi le chef de ses Apôtres, celui qui vous a comblé de faveurs particulières, vous ne le connaissez point ? Quel mensonge, et pour dire le mot, quelle lâcheté ! Cependant ne nous hâtons point de condamner saint Pierre, dans la crainte de nous condamner nous-mêmes. N'avons-nous pas bien des fois, par respect humain, par crainte, par honte, violé les lois de l'abstinence, omis certaines prières, négligé les sacrements et d'autres pratiques religieuses, n'osant en face des mondains nous montrer de vrais disciples de Jésus-Christ ? N'avons-nous point laissé les libertins et les impies parler devant nous contre la Religion sans oser la défendre, sans oser même par l'air attristé de notre visage condamner leurs mauvais discours, leurs plaisanteries sacrilèges ? Et si nous avons imité saint Pierre dans sa lâcheté, dans son respect humain, l'avons-nous aussi imité dans sa pénitence ? D'ailleurs il faut tout dire, Pierre se trouvait dans une position difficile et dangereuse ; il craignait pour sa vie à lui-même ; il reniait son Maître de bouche, par crainte, mais il continuait de l'aimer dans son cœur. La preuve

en est manifeste ; aussitôt que Jésus-Christ eut entendu ce reniement de son Apôtre, il se contenta de le regarder sans lui adresser aucun reproche. Ce regard lui alla au fond de l'âme ; Pierre honteux et repentant se retira à l'écart, et pleura amèrement son péché ; il pleura toute sa vie cette faiblesse d'un moment ; et *seul amarré,* dit le saint Evangile. Voyez ensuite avec quel héroïsme il sut réparer sa faute ? N'est-ce pas Pierre, qui prêcha partout son Dieu crucifié avec un courage intrépide ? N'est-ce pas Pierre qui fut battu de verges, qui versa son sang avec ses larmes pour Jésus-Christ ? N'est-ce pas lui qui demanda à être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de mourir comme son divin Maître ? N'a-t-il pas mérité que Jésus-Christ lui dit : *sur toi Pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ?* Mais je vous parle du disciple et j'oublie le Maître ; je vous parle de l'Apôtre, et j'oublie Celui dans le sein duquel il avait puisé cet amour ardent pour le salut des hommes, et ce courage héroïque qu'il porta jusqu'à la mort.

Revenons donc à Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous avons laissé au tribunal de Caïphe. Il passa le reste de la nuit du Jeudi au Vendredi dans la cour ou le vestibule de la maison de Caïphe ; et là il fut livré aux mains d'un soldat esquadré effréné, qui lui fit subir toutes sortes d'outrages. Pour plaire à leur maître d'insolents valets, des soldats grossiers donnaient au Sauveur des soufflets et des coups de poing ; d'autres lui crachaient au visage ; quelques-uns s'avisèrent de lui bander les yeux et de le frapper cruellement en disant avec moquerie : Christ, prophétise-nous, devine qui est-ce qui t'a frappé ? Et ils disaient beaucoup d'autres paroles en blasphémant, ajoute l'Evangile. *Jésus autem tacebat ; le Seigneur Jésus gardait le silence.* Il aurait pu écraser de son tonnerre tous ces misérables, sans cœur et sans justice ; mais à tant d'ingratitude et de mauvais traitements, il n'opposa que le silence et une douceur inaltérable, *tacebat.* Quel exemple pour nous qui ne savons pas supporter avec patience une injure, une injustice ! Si l'on nous calomnie, si l'on nous maltraite de quelque manière, aussitôt notre cœur est ulcéré, et se remplit de desirs de vengeance ; nous voulons rendre le mal pour le mal. Pensons à notre divin Modèle, lui, qui pouvait si bien confondre ses ennemis, n'ouvre pas la bouche pour se plaindre ou pour se défendre.

Cependant lorsqu'il s'agit de rendre hommage à la vérité, de la proclamer même au péril de sa vie, Jésus-Christ ne garde plus le silence. Le grand-prêtre Caïphe lui dit : je vous adjure au nom du Dieu vivant de nous faire connaître si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. Il répond aussitôt : *Vous l'avez dit, je le suis ;* et je vous déclare, qu'un jour vous verrez ce même Fils de l'homme, qui vous parle, assis à la droite de Dieu, venir sur les nuées du ciel. Alors le grand-prêtre s'écria : il a blasphémé, qu'avons-nous besoin de témoins ; vous venez d'entendre le blasphème, que vous en semble ? Tous répondirent : il mérite la mort. Nous devons imiter la conduite de Jésus-Christ et ne pas garder le silence, lorsqu'un magistrat, lorsqu'un juge sur son tribunal nous ordonne, dans un procès, dans une affaire judiciaire, de dire devant Dieu la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ; nous devons la dire tout entière, sous peine de nous rendre gravement coupables par le mensonge ou les réticences. Au péril de leur vie les chrétiens confessaient leur foi devant les tribunaux, à l'exemple du divin Maître, qui condamnera au dernier jour les apostats et les imposteurs, ceux qui trahissent la vérité, et mentent devant Dieu et devant les hommes. *Celui qui ne reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père,* dit Jésus-Christ dans son Evangile. (Matt. X, 33).

Dès le matin du Vendredi, les Juifs qui avaient perdu, avec leur indépendance nationale, le droit de vie et de mort traînaient Jésus-Christ toujours enchaîné, de la maison de Caïphe jusqu'à l'extrémité septentrionale de la ville, où était situé le tribunal de Ponce-Pilate, alors gouverneur de la Judée pour les Romains. Pilate, je ne crains pas de vous le dire, était un honnête homme comme l'entendent trop souvent les gens du monde, les politiques, les habiles calculateurs. Il avait à sauvegarder ses intérêts personnels, à conserver une place honorable et lucrative, la faveur de César et du peuple ; il aurait bien voulu aussi écouter les conseils de son épouse, Claudia Procula, la voix de sa conscience et suivre les règles les plus obligatoires de la justice, dont il était le représentant. Mais il ne savait, dans la circonstance présente, comment concilier ses intérêts avec son devoir ; il fit pour cela de sérieux efforts, et en définitive il sacrifia son devoir à sa politique, et sa conscience à ses calculs ; ce qui ne l'empêcha pas de mourir plus tard dans l'exil et la disgrâce ; il se donna la mort à lui-même. Combien de Pilate encore parmi nous ? Combien d'hommes de nos jours sacrifiant, comme ce juge inique, leur conscience à leur fortune, lorsqu'ils ne peuvent concilier l'observation de leurs devoirs avec les intérêts de leur ambition ou de leur cupidité.

Pilate pour se décharger de l'odieuse de cette sentence injuste qu'on lui demandait, envoya d'abord Jésus-Christ à Hérode. Ce roi frivole et corrompu demanda au Sauveur un miracle pour satisfaire sa vaine curiosité, mais il ne reçut aucune réponse ; alors il traita Jésus-Christ comme un insensé, le fit revêtir avec mépris d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate. Celui-ci se rappela qu'au jour solennel de la fête de Pâques, le gouverneur avait coutume d'accorder aux Juifs la délivrance d'un prisonnier. Il leur proposa donc de leur délivrer Jésus au lieu de Barabbas, qui était un insigne voleur et un meurtrier ; mais les Juifs s'écrièrent tous ensemble : qu'on nous délivre Barabbas. Pilate leur dit : que voulez-vous que je fasse de Jésus, que l'on nomme le Christ ? Les Juifs répondirent : *crucifiez-le, crucifiez-le ;* et le tumulte allait en augmentant.

Alors Pilate eut recours à un troisième moyen pour exciter la compassion des Juifs et sauver

Jésus-Christ, il le fit flageller cruellement. Après l'avoir dépouillé de ses vêtements, on l'attache à une colonne, et des bourreaux armés de foudres garnis de pointes aiguës et de grains de plomb déchargent une grêle de coups sur la chair adorable du Sauveur. A chaque coup le sang jaillit, ruisselle, et de la plante des pieds jusqu'à la tête, tout son corps n'est bientôt qu'une plaie. Les bourreaux frappent toujours avec un redoublement de cruauté. Enfin l'on coupe les cordes, et Jésus tombe, baigné dans son sang.

Après cette cruelle flagellation, qui eut lieu sur la place publique, les soldats ramènèrent Jésus dans la cour du prétoire ou du tribunal de Pilate; ils jetèrent sur ses épaules meurtries du Sauveur un vieux manteau de couleur rouge, écarlate. Ils enfoncèrent une couronne d'épines sur sa tête, ils mirent un roseau à la main, puis fléchissant le genou, ils lui dirent avec dérision: Salut, Roi des Juifs. Ils lui crachèrent au visage, et ils frappèrent sa tête couronnée d'épines. Après cette scène de cruelle moquerie, Pilate fait monter Jésus sur une galerie extérieure, et dans ce pitoyable état il le présente au peuple en disant: *voilà l'Homme; ecce Homo* ? Oui, le voilà, chrétiens, tel que nos péchés l'ont défiguré, le voilà tout couvert de plaies, de sang et de crachats. Voilà l'Homme par excellence, l'Homme-Dieu dans tout l'héroïsme de sa vertu et de son amour, et il s'immole, il se dévoue à tous les outrages afin d'expier nos offenses. Qui pourrait reconnaître en lui le Roi de gloire et de majesté ? Aussi Pilate dit aux Juifs: voilà l'homme misérable et châtié, que vous accusez de se dire roi, qu'il faut-il que j'en fasse ? de vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation. Les Juifs se mirent à crier: si vous le relâchez, vous n'êtes plus l'ami de César; car quiconque se donne pour roi, se déclare contre César. Pilate n'osa plus résister à ces menaces; il se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant le peuple, il dit: je suis innocent du sang de cet homme juste. *Comme si en se lavant les mains, il avait pu laver sa conscience.* Pilate donc délivra Barabbas, et remit Jésus entre les mains des Juifs pour être crucifié. Quelle lâche contradiction dans ce juge sans courage et sans équité ! Il déclare Jésus innocent et il le condamne à mort pour plaire aux Juifs; il craint de perdre les bonnes grâces de César, il n'ose braver les clameurs de cette vile multitude, qui s'écrie: *qu'on l'emène, qu'il soit crucifié; tolle, tolle, crucifige eum; que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* (Math. XXVII, 25).

Ah ! race ingrate, race déicide, il va bientôt retomber sur vous ce sang innocent. Encore quelques années, et l'on verra s'accomplir les prophéties du Seigneur contre la ville de Jérusalem. Les bataillons romains assiégeront de toutes parts cette cité coupable; elle sera prise d'assaut, rasée, détruite de fond en comble; ses habitants seront passés au fil de l'épée, ou vendus comme esclaves, et dispersés parmi toutes les nations selon la parole du Seigneur: *captivi ducuntur in omnes gentes.* (Luc XXI, 24) Depuis dix-huit cents ans, les Juifs n'ont jamais pu se réunir en corps de nation; ils vivent bonnis, proscrits, étrangers, même dans leur propre patrie, et ils resteront dans cet état misérable jusqu'à la fin des siècles. Cette situation exceptionnelle des Juifs en ce monde est un *miracle permanent*, et une des preuves les plus frappantes de la divinité de la Religion chrétienne. Ces malheureux Juifs conservent avec respect les saintes Ecritures, qui les condamnent; ils restent aveuglés, endurcis, et semblent marqués au front, comme Caïn, du signe de la malédiction; il faut qu'ils expient aux yeux de tous les peuples, la mort d'un Dieu, *le plus grand des crimes* qui aient souillé la terre.

Après avoir compris combien fut indigne et coupable la conduite des Juifs, sur lesquels la main de Dieu pèse encore, ne serait-il pas utile de faire un retour sur nous-mêmes ? Les Juifs, dans leur haine et leur aveuglement, préférèrent l'assassinat de Barabbas au Sauveur Jésus; mais, dit saint Paul, *si les Juifs avaient connu le Roi de gloire, ils ne l'auraient pas crucifié.* Sans doute leur ignorance fut volontaire et tout à fait condamnable. Cependant combien de chrétiens reconnaissent Jésus-Christ pour le Sauveur, et dans leur conduite lui préfèrent aussi Barabbas, c'est-à-dire le péché, le mal, et le principe du mal, le démon ! Combien de chrétiens préfèrent les maximes du monde à celles de l'Evangile, et mettent leurs passions, leurs convoitises au-dessus de la loi de Jésus-Christ; ils disent comme les Juifs, du moins en pratique: *nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous*, sur nos âmes, qu'il soit la règle de nos cœurs. *Nolumus hunc regnare super nos*, (Luc, XIX, 14). Si l'on nous parle de la vérité, nous répondons comme Pilate au Sauveur, (Joan. XVIII, 37) : *qu'est-ce que la vérité ?* Et sans nous en inquiéter davantage, nous retournons à nos plaisirs, à nos affaires du temps, insouciantes, indifférents pour celles de l'éternité. Donc, au lieu de condamner les Juifs, humiliés-nous, en ce moment: et voyons si nous ne sommes pas bien ingrats, bien coupables envers Notre-Seigneur, après lui avoir tant de fois préféré nos jouissances sensuelles, les suggestions du monde et de Satan. Celui qui commet le péché, dit saint Paul, (Hebr. VI, 6), *crucifie de nouveau Jésus-Christ*, il renouvelle autant qu'il est en lui la Passion du Sauveur, il le couvre d'ignominie en le reniant par ses œuvres mauvaises.

Après avoir considéré le divin Maître au Jardin des Oliviers, nous l'avons vu traîné devant les tribunaux, souffleté, battu de verges, torturé de toutes manières; nous allons le suivre maintenant sur la route du Calvaire, où il va être crucifié. Les soldats lui ôtent son manteau d'écarlate, dont ils l'avaient revêtu par dérision, et ils lui remettent ses habits avec cette robe sans couture, tissée des mains de la très-sainte Vierge. Ensuite ils le font sortir de la cour du prétoire, le chargent d'une croix de bois fort pesante, et le font marcher entre deux larrons au lieu de

son supplice. Du palais de Pilate au mont Calvaire, qui était situé au couchant et en dehors des murs de la ville, la distance était d'environ 1320 pas: il fallait *une bonne heure* pour la parcourir. Le Sauveur nous apparaît sur cette voie douloureuse avec un visage meurtri, sa chevelure est ensanglantée, ses habits sont tachés de sang et collés à sa chair adorable; il est suivi d'une grande multitude, qui l'accompagne avec des huées, des clameurs et des blasphèmes. Quelques saintes femmes cependant lui témoignent leur compassion. Il s'oublie lui-même pour les consoler, et il leur dit: ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants: car ce sont les péchés de tout ce peuple qui sont la cause des maux que j'endure, et des malheurs épouvantables qui vont tomber sur vous. Il était alors vers l'heure de midi, (Joan, XIX, 14), et depuis la veille au soir, le Sauveur n'avait pas été un instant sans souffrir dans son corps et dans son âme: aussi ses forces s'épuisent, sa constitution si parfaite et si délicate ne peut résister à tant de barbarie et de mauvais traitements. Les soldats romains le frappent encore pour le faire avancer; mais il tombe à plusieurs reprises sous le fardeau de sa croix; alors craignant qu'il ne meure en route, et que leur victime ainsi ne leur échappe, ces bourreaux arrêtent à la porte de la ville un certain Simon de Cyrène, qui passait par là; ils le chargent de porter la croix de Jésus-Christ et de marcher derrière lui jusqu'au lieu du supplice. Cette croix adorable était de bois de pin, et pesait environ deux cents livres.

Ce qui me frappe, m'attriste et m'indigne en ce moment, c'est l'abandon général dans lequel je vois notre divin Sauveur. Où sont maintenant tous ces malades qu'il avait guéris, ces morts qu'il avait ressuscités ? Où sont ses disciples et ses Apôtres ? Ils se sont enfuis comme les autres à l'approche du danger. Combien ce délaissement, cette ingratitude dut être sensible au cœur de notre Sauveur ! Mais il rencontra alors sa divine Mère pour le consoler. Ah ! son cœur à elle ne lui fait pas défaut; ni les injures et les menaces, ni les vociférations d'un peuple déicide, rien ne peut l'arrêter; elle est la pour témoigner son amour à son Fils dans ces tristes instants. Elle n'avait pas été au Thabor comme Pierre pour prendre part à la gloire, à la transfiguration de son Fils; mais elle veut participer à ses ignominies, à ses souffrances. Oh ! quand les regards de Jésus et de Marie se rencontrèrent sur cette route sanglante du sacrifice, qui pourrait dire les sentiments qui débordèrent alors de leurs âmes ! Sentiments d'amour et de compassion réciproques, sentiments de douleur pour nos péchés, et de résignation à la divine justice ! Quels coups elle va bientôt frapper sur la croix, cette divine justice !

Cependant Jésus, notre Rédempteur, gravissait péniblement la montagne du Calvaire. Arrivé au sommet, il se dépouille de ses habits, et s'étend lui-même sur l'arbre de la Croix; il présente ses mains et ses pieds aux bourreaux, qui y enfoncent de gros clous. Le sang jaillit de nouveau et coule à grands flots. On élève la Croix dans les airs avec la divine Victime, qui s'y trouve immolée pour le salut du monde. Cette Croix, objet d'ignominie brillera au dernier jour comme un étendard éclatant: tous les peuples voudront marcher à sa lumière: ils viendront l'adorer, la baiser avec respect, parce qu'elle a été l'instrument de notre Rédemption. Après avoir élevé la Croix, on la laisse retomber lourdement dans le creux du rocher, qui avait été préparé pour la recevoir. Cet ébranlement, ces secousses causent à Jésus-Christ suspendu et crucifié de nouvelles douleurs, et font horriblement souffrir un corps, qui n'est appuyé que sur des blessures, qui ne repose que sur des plaies toutes récentes. Dans cette situation, les membres du Sauveur se trouvent tendus et distoqués: mais il ne fait entendre aucune plainte; car, dit le Prophète, *il s'est laissé conduire à la boucherie comme un agneau, sans ouvrir la bouche pour se plaindre.* (Isaïe LIII, 7).

Le voilà donc élevé entre le ciel et la terre ce Médiateur unique de Dieu et des hommes, ce Ministre adorable de notre réconciliation. Du haut de sa Croix comme d'une chaire éloquentes, il appelle à lui tous les chrétiens: il dit à chacun de nous: *considère mes plaies, aime-moi un peu, moi qui suis mort pour toi.* Allons donc tous ensemble au pied de la croix du Sauveur; portons vers lui nos regards repentants, et recueillons avec respect, les sept paroles qui tombent de sa bouche expirante.

I.—D'abord il prie pour ses bourreaux: *mon Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Il excuse sur leur ignorance l'étendue du forfait dont ils sont coupables. Ainsi il fait ce qu'il nous a prescrit dans l'Evangile: *priez pour ceux qui vous persécutent.* (Matt. V, 44). Et nous, chrétiens, disciples de Jésus-Christ, nous ne voudrions pas pardonner: nous pourrions garder dans notre cœur des sentiments de haine et de rancune, des désirs de vengeance ?

II.—Un des larrons crucifiés à côté de Jésus entendait cette sublime prière du Sauveur priant pour ses bourreaux, sentit son cœur changé tout à coup, et il dit à son compagnon de supplice: malheureux ! n'as-tu donc aucune crainte de Dieu; pour nous, nous sommes justement punis pour nos crimes; mais Lui quel mal a-t-il fait ? Puis se tournant vers Jésus, il lui dit avec foi, avec confiance: *Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez entré dans votre royaume.* Jésus lui dit aussitôt: *aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis.* Oh ! la bonne parole, puisse-t-elle nous être adressée au moment de notre mort ! Puissions-nous confesser nos péchés comme le bon larron, Dermas, qui proclame Jésus-Christ innocent, le bénit et l'adore comme son Dieu ! Le Sauveur, au milieu de son supplice ignominieux, fait acte d'autorité; il distribue des places dans son royaume, comme étant le Roi immortel des siècles.

III.—Ensuite il aperçoit au pied de la croix

sa très-sainte Mère coopérant avec lui au salut du monde; il la regarde avec tendresse et compassion, et la recommande à saint Jean. Puis il dit au disciple bien-aimé, et dans sa personne à tous les chrétiens: *voilà votre Mère, que vous devez respecter et aimer, comme je l'ai aimée moi-même.* *Ecce Mater tua.*

IV.—Après nous avoir donné pour Mère la très-sainte Vierge, Jésus-Christ se plaint amoureusement à son Père: *mon Dieu, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Il ne l'appelle plus son Père, mais son Dieu; c'est la nature humaine qui se plaint en Jésus-Christ d'être abandonnée sans défense à la rage de ses ennemis, et laissée en proie aux plus vives douleurs. Jésus-Christ nous autorise par son exemple à nous plaindre avec respect, avec résignation: il veut nous montrer par ses plaintes, quel est en ce moment l'excès de ses souffrances; il veut nous montrer que son Père même semble s'éloigner de lui, le voyant chargé de tous les péchés du monde. Ces paroles doivent rassurer les âmes pieuses, affligées quelquefois par des peines intérieures. Si Dieu semble parfois les laisser dans l'abandon, dans un état de sécheresse, de ténèbres et de découragement, c'est afin de les éprouver, de les rendre plus pures, plus humbles à ses yeux, et de leur faire sentir davantage le besoin continu qu'elles ont de sa grâce, qui donne la force et la lumière.

V.—Après cela, Notre-Seigneur dit: *J'ai soif, vrinum. On lui offrit à boire du fiel et du vinaigre, unum cum felle mixtum.* (Matt. XXVII). Sa suspension en croix causait au Sauveur, comme à tous les crucifiés, une soif brûlante, intolérable. Il avait soif aussi de notre conversion; il avait soif de remplir jusqu'à la fin la volonté de son Père et de nous montrer tout son amour.

VI.—Ensuite voyant que toutes les prophéties sont accomplies en sa personne, Jésus-Christ ajoute cette grande parole: *tout est consommé, consummatum est.* Oui, tout est consommé: la mission de l'Homme-Dieu est remplie, les vœux des Patriarches et des Prophètes sont exaucés et le ciel est réconcilié avec la terre.

VII.—Après avoir dit: tout est consommé, Jésus-Christ s'écria d'une voix forte: *mon Père, je remets mon âme entre vos mains;* puis baissant la tête, il expira vers trois heures dans l'attitude d'un roi, père de son peuple, qu'il vient de conquérir par son amour. Au moment de la mort où chacun perd la voix, le Seigneur poussa un *grand cri*, pour nous montrer à tous, qu'il quittait la voix par puissance et non par faiblesse, par choix et non par nécessité, comme les autres hommes. *Clamans voce magna emisit spiritum.* (Math. XXVII, 50).

Aussitôt qu'il fut expiré, la terre trembla, les rochers du Calvaire se fendirent, (ils gardent encore cette fente large et surnaturelle); les

tombeaux s'ouvrirent; plusieurs corps de saints qui étaient morts ressuscitèrent. Le voile du temple de Jérusalem, qui séparait le Saint des saints du sanctuaire, se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas; et toute la terre fut couverte d'épaisses ténèbres depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, c'est-à-dire depuis midi jusqu'à trois heures, que Notre-Seigneur vécut sur la Croix. Quoiqu'on fût alors dans la pleine lune, époque à laquelle devait se célébrer la Pâque, le soleil s'éclipsa totalement, et la nature en deuil sembla pleurer son Créateur. A la vue de tous ces prodiges, le centurion ou l'officier préposé à la garde de Jésus ne put s'empêcher de s'écrier: *cet homme était véritablement le Fils de Dieu.* (Marc, XV, 39). Ainsi pensaient Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques-le-Mineur et Marie Salomé, qui virent crucifier le Sauveur après l'avoir suivi en Galilée (Marc XV, 40).

Et nous, chrétiens, resterons-nous insensibles, quand la nature entière prend part à la mort de son Auteur ? Venez avec nous au pied de la Croix, pécheurs endurcis depuis longtemps, et en voyant tout ce que le Sauveur a souffert pour vous, refuserez-vous encore de vous repentir de vos péchés, et de renoncer à vos mauvaises habitudes ? Vos cœurs seront-ils plus durs, plus insensibles, que les rochers du Golgotha, qui se fendirent en présence d'un Dieu mourant pour les hommes ? Si vous me dites que vous vous convertirez à la mort comme le bon larron, je vous répondrai que c'est là le seul exemple, cité dans l'Écriture, d'un pécheur converti sincèrement au moment de la mort: je vous montrerai de l'autre côté de la Croix le mauvais larron, rougi pour ainsi dire du sang de son Dieu, et qui meurt pourtant dans l'impénitence, en blasphémant. Venez avec nous au pied de la Croix, pécheurs sensuels et voluptueux. Vos pieds sont agiles au rendez-vous du plaisir; vos mains sont promptes à satisfaire vos désirs mauvais. Et le Sauveur a les pieds et les mains percés pour expier tous ces désordres honteux; il a la tête couronnée d'épines pour vous obtenir le pardon de tant de pensées mauvaises. Il a la bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, pour expier ces actes d'intempérance et d'ivrognerie indignes d'un chrétien et d'un homme raisonnable. Il mortifie ce corps mortel que vous flâtez sans craindre la perte de votre âme, de votre avenir, de votre réputation. Enfin venez avec nous au pied de la Croix, âmes justes et vraiment chrétiennes; aimez ce bon Sauveur qui vous a tant aimés; ayez confiance dans ses promesses. C'est pour nous tous qu'il a versé son sang; regardons sa Croix comme notre salut, notre espérance; suivons les enseignements qu'elle nous donne, afin d'arriver à la béatitude éternelle.

BEAUTÉS DE L'ÂME

CONTENUES DANS

LE CŒUR DE JÉSUS

PAR

Le P. TOUSSAINT DUFAU

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

1 beau volume in-18, relié, tranche rouge Prix franco, 50 cts.

Après l'exposé du plan, un savant critique ajoute: "Tel est le plan, tout naturel du reste de cet ouvrage vraiment remarquable, écrit avec une simplicité qui lui donne un nouveau charme, avec une clarté qui le met à la portée de tous. La doctrine en est parfaitement exacte; les sources où l'auteur a puisé sont pures et toujours conformes à l'enseignement catholique.

Dans l'exposé des principes, il s'est attaché plus particulièrement à suivre saint Thomas, dont le traité des vertus, comme chacun le sait, est un chef-d'œuvre de sagesse et de science.

Quant aux exemples nombreux qui accompagnent la partie doctrinale, ils ont été choisis dans les Bollandistes et dans les cours d'histoire ecclésiastique les plus sévères au point de vue de la critique. Mais, c'est dans l'Écriture sainte particulièrement que l'auteur a puisé les exemples: il s'est plu à exploiter surtout ce trésor et il en a fait le fond principal de chaque instruction.

Pour donner une idée plus complète de ce travail ajoutons à cet exposé rapide la nomenclature même des sujets qui y sont successivement traités. — Dans la première partie, où l'humilité est présentée comme la base de la perfection chrétienne, l'auteur démontre d'abord quelle est la nature de cette vertu et comment elle peut être dans le Cœur de Dieu; il en fait voir ensuite l'excellence, les divers degrés et les fruits. A cette occasion il considère, tour à tour, en elles-mêmes et dans le Cœur de Jésus, les vertus de clémence, de force, de magnanimité et de magnificence, qui sont les véritables filles de l'humilité. Viennent ensuite les vertus religieuses, et la seconde partie en fait connaître le caractère propre, l'excellence et les heureux effets, dans le Cœur de Jésus et dans

l'âme fidèle; ce sont la pauvreté religieuse avec ses divers degrés; la charité et la virginité dans les prêtres séculiers, dans les religieux et dans les vierges qui vivent dans le monde; ce que l'auteur dit de l'excellence et de la supériorité de cette vertu éminemment chrétienne, est d'une beauté frappante, d'une exactitude non moins admirable. Enfin une autre obligation de la vie religieuse, c'est l'obéissance, et il en montre également la nature et les divers degrés, soit en elle-même, soit dans le Cœur de Jésus. — Dans la troisième partie, spécialement consacrée à la charité, il fait voir successivement le fondement et la prééminence de cette vertu; l'excellence et les caractères de l'amour paternel, de l'amour maternel, de la piété filiale et de l'amour fraternel dans le Cœur de Jésus, le véritable et parfait modèle de la charité et de tous les sentiments qui s'y rattachent. — Nous arrivons, avec la quatrième et dernière partie, au terme même de l'amour, c'est-à-dire à la consommation de l'union divine, autant qu'elle peut être complète dans cette vie. Sous diverses allégories tirées des Livres saints, l'âme est introduite dans le palais du grand roi, regne dans le jardin des fruits et des lis, jointe au cortège des dignitaires du royaume divin, et enfin appelée à l'union intime avec l'époux bien-aimé. Le retour d'amour, ou l'amour dont Dieu honore les âmes qui aiment son Cœur, tel est le couronnement donné à la vie unitive, en même temps qu'il est celui de l'ouvrage. — Quoique bien incomplet encore, ce sommaire pourra, mieux que toutes nos paroles et tous nos éloges, faire apprécier l'étendue et l'importance de cette œuvre, et justifiera le haut prix que nous avons dû y attacher.

RETRAITE SPIRITUELLE

POUR TOUS LES ETATS

PAR

Le R. P. De BELINGAN

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1 volume in-12.....Prix Franco 75 cts.

HISTOIRE

DE

SAINTE MONIQUE

PAR

M. L'ABBÉ BOUGAUD

9ÈME ÉDITION.

Un volume in-12.....Prix franco \$1.00.

AVANT-PROPOS

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

—0—

Personne n'avait encore songé à nous donner l'histoire de sainte Monique; et pourquoi n'avouions-nous pas qu'à la première ouverture que nous fimes de notre projet, nous trouvâmes, parmi nos amis eux-mêmes, un peu d'étonnement avec beaucoup d'inquiétude? Où étaient les matériaux et quel pouvait être l'intérêt d'une pareille histoire? Les matériaux! Il y avait plus d'un an que nous les étudions avec une émotion croissante; et que voulait-on de plus que ce drame d'un fils sauvé par les larmes de sa mère, et devenant, sous cette rosée vivifiante, un grand génie et un grand saint? Nous résolûmes donc de passer outre, comptant sur Dieu pour nous bénir, et, s'il y avait témérité dans notre projet, sur le cœur des mères pour nous absoudre. Nous n'avons pas eu lieu de nous en repentir. La première édition de cet ouvrage, tirée à un nombre considérable d'exemplaires, a été épuisée en quelques semaines; et, malgré tous nos efforts, il nous a été impossible de répondre plus tôt à l'empressement du public; qui depuis plusieurs mois nous en demande une seconde.

Mais ce qui, mieux encore que cette bienveillance émue, est pour nous le signe de la bénédiction de Dieu sur ce livre, ce sont les sentiments avec lesquels il a été accueilli. Depuis qu'il a paru, il n'est pas de jour qui ne nous apporte quelques lettres, signées la plupart du temps de noms inconnus, et empreintes de toutes les tristesses et de toutes les espérances des mères.

Voilà six mois que nous entendons battre leurs cœurs et crier leurs âmes, et que nous recueillons des témoignages de reconnaissance dont la vivacité nous étonne.

L'Introduction venait à peine de paraître, qu'une dame du monde éprouvée par de grands malheurs, et élevée par ces malheurs mêmes aux plus hautes vertus, nous demandait la permission de faire imprimer cette Introduction à cent mille exemplaires, afin de procurer, nous écrivait-elle, à une foule de mères la consolation qu'elle y avait trouvée elle-même. En le même jour nous recevions d'un père de famille, un de ces hommes de foi et de cœur comme il n'y en a plus assez dans la société moderne, la lettre suivante, que sa trop grande bienveillance nous oblige à mutiler: "Un cri s'échappe de toutes les poitrines à la lecture de votre préface de la Vie de sainte Monique. De pareils accents sont faits pour consoler bien des misères et pour rendre l'espérance à bien des cœurs brisés. Les mères s'attendrissent jusqu'au fond des entrailles, et les pères eux-mêmes essuient les larmes que vous leur arrachez. Oui, monsieur l'abbé, je crois être l'écho de tous les chefs de famille en vous disant que vous nous avez subjugués. Votre émotion nous a émus; vos accents si vrais, si éloquents, si passionnément exprimés, ont fait vibrer les dernières fibres de notre sensibilité, en nous forçant à rentrer dans cette voie des joies austères, mais assurées, que donne la foi, et en réveillant l'énergie de notre volonté par l'amour le plus noble et le plus pur qui puisse jamais enflammer un cœur. Merci, Monsieur; le service que vous nous rendez ne se paie pas; mais si la reconnaissance d'un père à quelque valeur, daignez en accepter l'hommage, etc."

Écoutez maintenant la voix d'une mère: "Si je réfléchissais, Monsieur, à la hardiesse qui me fait vous écrire, je ne prendrais pas la plume; mais je cède à l'élan d'une âme accablée de douleur et qui n'ose encore s'abandonner à l'espérance. Je viens de lire votre livre, et j'ai baigné de mes larmes la page où vous dites qu'une mère peut sauver son fils, si elle le veut. Mais moi, Monsieur, je ne suis qu'une pauvre pécheresse: le puis-je malgré cela? J'aurais dû être sainte, ayant été mariée à un homme de bien que Dieu a éprouvé de mille manières, qui a été trahi, calomnié, ruiné, et avec lequel j'ai vécu de pleurs et de larmes depuis quatorze ans, et l'année dernière il a terminé sa vie, accablé d'épreuves. Il me reste un fils; mais, hélas! c'est lui qui a été la source la plus amère des larmes de mon pauvre mari. Priez pour ce malheureux enfant. Qu'il ait le courage d'abandonner la vie qu'il mène, pour laquelle il a tout sacrifié, son père, sa mère, son nom, sa fortune. Ah! du moins qu'il ne perde pas son âme. Oh! Monsieur, sainte Monique doit vous aimer; priez-la pour une mère qui se meurt de douleur en pensant au salut de son fils, etc."

J'ai là, sous les yeux, plus de cinquante lettres signées des mêmes larmes, et arrachées aux mêmes émotions. Je les laisse pour en choisir une, d'un ton bien différent, mais qui, elle aussi, a été profondément à mon cœur. Elle est d'une âme du monde qui porte un nom considérable, une grande âme qui faillit un jour et se releva par une grande, transfigurée par le repentir et par le douloureux sacrifice que lui arracha l'amour de

Dieu. Après quelques mots sur l'ensemble du livre: "Vous dirai-je maintenant, ajoute-t-elle, mon émotion aux pages qui nous montrent rapidement la malheureuse jeune fille qui oublie Dieu pour Augustin... et pour laquelle Augustin oublie Dieu? Pour moi, cette figure voilée n'a pas de voiles. C'est mon âme elle-même qui lutte quinze ans, qui s'échappe enfin, qui ne se repose qu'en Dieu, qui passe le reste de sa vie à prier, à se purifier, à aimer encore! L'histoire ne dit rien des grâces qui furent assez fortes pour l'arracher des côtés d'Augustin et d'Aléodant: mon âme reconnaissante est là pour les conter. L'histoire ne dit pas non plus qu'elle quitta tout et se donna à Dieu pour que son fils s'y donnât lui-même, pour enserrer sa jeune âme dans les mille liens de ses incessantes prières, et afin que, si un jour la vérité lui était connue, ou qu'il tombât lui-même, il sût comment on se relève; et qu'enfin elle avait tendrement, mais constamment pleuré le malheur qu'il fut né! Je suis là pour le dire. Mon mal ne se guérit pas vite; mais je ne doute pas de finir ma vie, avec ou sans guérison, dans l'amour de Dieu, qui est plus fort que tout. Priez pour moi, et demandez avec moi la parfaite réalisation des vœux de Notre-Seigneur sur mes ruines. Je l'attends en priant et en pleurant sans relâche ni repos, mais en paix." Elle ajoute, en faisant allusion à une page du livre: "Dieu au ciel, et ceux que j'ai aimés, offerts à Dieu et rachetés à force de larmes! cela me suffit presque. Et que faut-il de plus, même pour aller au ciel, si on a un repentir plus mêlé d'amour que de crainte?"

Voici maintenant des accents bien différents. C'est une toute jeune fille, un de ces anges de piété, de pureté, de modestie, qui, dans des familles nombreuses et peu fortunées, se dévouent quelquefois à aider la mère, et, si elle venait à manquer, à la suppléer; et qui bien jeune encore, à dix-huit, à vingt ans, portent dans leurs cœurs de vierges toutes les angoisses de la maternité. "Il y a quelques jours, m'écrivait-elle, j'avais lu la préface de votre livre dans les Annales d'Orléans, et j'avais eu une petite pointe de tristesse en voyant cette double vie à laquelle il est donné à une mère d'enfanter ses enfants et de laquelle je semblais exclue. J'étais allée m'en plaindre à Notre-Seigneur, qui m'avait fait entrevoir votre pensée; et déjà j'en étais toute consolée, quand j'ai lu, dans l'ouvrage, la note que vous avez ajoutée à la préface, et qui m'a rendu toute joyeuse de nouveau. Oh! c'est que j'ai des Augustins aussi, de tout petits Augustins. Le bon Dieu les a faits proportionnés à leur Monique. Et j'ai mieux senti que jamais, en vous lisant, qu'il faut que je me donne tout entière pour eux. Mes lâchetés, mes découragements, mes manques de foi à leur endroit me remplissent de regret. Si j'avais mieux cru en Dieu, s'il y avait eu plus de ferme espérance dans toutes les larmes que j'ai déjà versées pour eux, peut-être qu'ils seraient des saints aujourd'hui! Et puis, c'est qu'il n'y a pas seulement l'âme des miens qui m'occupe, j'en vois tant d'autres! Et je voudrais tant que l'Église ait tous les amours!"

On touche ici de la main, ou plutôt du cœur, ce commerce avec les âmes qui est si doux, et dont parlait avec tant d'élovation le P. Lacordaire, lorsqu'au début de son illustre apostolat il commençait à en sentir le charme: "Le commerce avec les âmes, écrivait-il, se révélait à moi, commerce qui est la véritable félicité du prêtre quand il est digne de sa mission, et qui lui ôte tout regret l'avoir quitté pour Jésus-Christ les liens, les amitiés et les espérances du monde. Je voyais naître ces affections et ces reconnaissances, dont aucune qualité naturelle ne peut être la source, et qui attachent l'homme à l'apôtre par des liens dont la douceur est aussi divine que la force. Quand une fois on a été initié à ces jouissances, qui sont comme un arôme anticipé de l'autre vie, tout le reste s'évanouit, et l'orgueil ne monte plus à l'esprit que comme un souffle impur dont le goût amer ne peut le tromper." Je l'avais déjà éprouvé, ce doux commerce des âmes, lors de la publication de l'histoire de sainte Chantal; sainte Monique me le révèle aujourd'hui avec quelque chose de plus touchant et de plus ému.

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'un livre de ce genre tombât toujours dans des mains aussi pieuses; il s'égare quelquefois dans des régions tout à fait mondaines, et il vous revient de là des accents qui ont leur charme aussi et leur lumière. "Il faut bien que je vous le confesse, Monsieur, m'écrivait une mère, une Vie de Saint ne m'avait jamais tentée comme lecture intéressante, et si votre volume ne m'eût été envoyé par mon fils, qui l'a gagné à une loterie, jamais, sans doute, je ne me le fusse procuré. Je rends grâce au Ciel de sa bonne chance et de ce qu'il a pensé à m'en faire cadeau. Il ne prévoyait pas que cet ouvrage allait être pour moi une nouvelle et puissante manifestation de Dieu à l'âme qui le cherche. Car, Monsieur, c'est saint Augustin surtout qui m'a fait du bien, trouvant, hélas! bien plus d'analogie entre son âme tourmentée

et privée de lumière et la mienne, qu'entre ma misère et l'incomparable vertu de sainte Monique. Voulez-vous m'autoriser, Monsieur, à vous dire toute ma pensée sur votre ouvrage? Je crains que le modèle que vous offrez aux mères ne soit si parfait, qu'aucune ne se sente le courage de s'essayer à le suivre. Nous sommes si lâches! Nous aimons si peu Dieu! Et si nous aimons beaucoup nos enfants, nous les aimons si peu pour Dieu! Je croyais aimer mon fils en vraie mère chrétienne, du moins depuis quelque temps que j'ai reçu du Ciel la grâce d'un peu plus de sérieux, et, ayant triomphé de tous les obstacles pour le placer dans une maison d'éducation chrétienne, je croyais avoir fait tout ce que j'avais à faire; mais, Monsieur, comme j'ai été détrompé par le modèle que vous avez mis sous mes yeux! Eh! qui jamais, dans notre temps, pourra s'élever si haut? J'en suis presque découragé. Je me demande si Dieu exige un tel amour de toutes les mères; et, s'il le demande, comment le conquérir? Aimer ses enfants jusqu'à désirer de les perdre plutôt que de les voir pécher! quelquefois je dis à Dieu dans mes prières que tel est mon désir. Mais que de réticences! Il me semble, en le disant, que je blasphème mon amour."

Oh! non, vous ne blasphémez pas votre amour, ô mère qui commencez à entrevoir les sommets divins de l'affection et qui hésitez à y monter. Courage! l'heure n'est pas loin où vous serez une vraie mère!

Qu'ajouterais-je à toutes les lettres que je viens de citer? C'est le bonheur d'un livre comme celui-ci, qui s'adresse aux meilleurs sentiments de l'âme, de pénétrer plus loin encore, en des régions tout à fait séparées de nous, et d'y exciter là aussi des émotions pleines d'espérance. Parmi toutes ces lettres, en voici une qui arrive d'Angleterre, et qui est signée par un ministre protestant, une de ces âmes en travail de la vérité, comme il y en a tant dans ce noble et religieux pays: "Je viens de parcourir avec bonheur votre beau livre sur sainte Monique, et laissez-moi vous en remercier. Il me paraît avoir d'autant plus d'actualité que l'on pourrait comparer notre siècle lui-même au bouillart Augustin. Ah! puisse la voix divine retentir victorieuse: Prends et lis, et l'Écriture la ramène à l'Église, cette mère attristée, dont la mission est de sévérer dans la prière et les larmes. Car, Monsieur, ne pensez-vous pas, comme moi, que le jour approche où, suivant la promesse de Malachie, le cœur des pères et le cœur des enfants se rapprocheront? Sept cents millions de créatures humaines attendent notre conciliation pour embrasser l'Évangile. Essayons, comme autrefois sainte Monique, de hâter leur délivrance, à force de prières, de soupirs et de saints labeurs. Le soir même du jour où j'achevais cette lecture, je montrai votre livre, dans un salon protestant, à une dame haut placée, grande admiratrice de M^{me} de Chantal, et qui a transcrit pour son édification plusieurs des pages que vous avez écrites. L'attendrissement nous a tous gagnés en pensant aux maux de ce siècle. Il faut que nous ayons pour lui les angoisses d'une mère pour son Augustin."

Je ne me lasserais pas de feuilleter ces lettres, où retentit, dans un accent si vrai, si profond et si vif, ce grand amour paternel et maternel, notre suprême espérance aujourd'hui, et où l'on voit à la fois combien les douleurs sont profondes, mais aussi, grâce à Dieu, combien les ressources sont grandes. Citons-en encore une; je ne sais rien de plus consolant que de telles paroles: "Veuillez permettre à une simple femme, à une mère vendéenne, tout émue encore de la lecture de votre Vie de sainte Monique, de vous adresser les plus vifs remerciements au nom de toutes les mères chrétiennes. Aucune ne la lira, j'en suis persuadée, sans être soulevée de terre, touchée au plus profond de son cœur, et enthousiasmée par la grandeur de sa vocation et la sublimité de ses pouvoirs. Oui, Monsieur, vous avez raison: s'il faut être prêt à mourir pour sauver la vie temporelle à son enfant, combien plus pour sauver son âme! Et quand on a cette décision dans le cœur, oui, je le crois, j'en suis sûre, il est impossible qu'on n'y réussisse pas. J'ai tressailli en lisant la page où vous nous montrez la mère des Machabées, la mère de saint Symphonin, et plusieurs autres, excitant elles-mêmes leurs jeunes fils à mourir plutôt que d'offenser Dieu. Mais, Monsieur, pourquoi n'avez-vous cité que des mères de l'antiquité? Croyez-vous celles d'aujourd'hui incapables d'un tel héroïsme? N'en savez-vous point d'exemples dans les temps modernes?" Et cette mère, piquée d'une noble jalousie, me citait l'exemple de deux ou trois femmes qui, pendant les horreurs de la Révolution, avaient égalé tout ce qu'il y a de plus sublime dans l'histoire de la mère des Machabées: M^{me} de la Roche Saint-André, par exemple, qui, condamnée à mort avec ses trois filles, demanda et obtint qu'elle montassent sur l'échafaud avant elle, afin que je voie, disait-elle, tout ce que j'aime en sûreté; et M^{me} Saillous de Saumur, qui, conduite à l'échafaud avec sa jeune fille âgée de dix-huit ans et de la plus rare beauté, remarquant avec inquiétude des assiduités d'un officier de l'escorte connu pour un misérable, et les hésitations de sa fille, qui, en le suivant, pouvait se

sauver, offrit une récompense au bourreau pour que celle-ci mourût avant elle. Elle vit tomber la tête de sa fille; et au moment de la suivre elle-même, déroulant ses cheveux, elle en tira quelques pièces d'or qu'elle y avait cachées, les donna au bourreau, et meurt joyeuse en pensant que du moins la vertu de son enfant est à l'abri.

Voilà ce que m'écrivait cette mère vendéenne; et à ces deux faits héroïques elle aurait pu joindre l'histoire de cette Irlandaise, que citait un jour O'Connell. Son fils hésitait en présence d'un vote contraire à la liberté de l'Irlande, dans la crainte de voir sa vieille mère, sa jeune femme, ses petits enfants chassés de leur maison et condamnés à la misère et à la faim. Tout à coup, au moment où, succombant à ces navrantes images, il allait déposer dans l'urne un vote coupable, sa vieille mère apparut, lui saisit le bras et lui cria: "Souviens-toi de ton âme et de ta liberté."

Je pleurais en lisant cette lettre, et je me disais: Oh! oui, ce siècle est bien troublé; mais le cœur des mères y bat d'une manière trop sublime, pour qu'il n'y ait pas tout à espérer. Oui, oui, le siècle des Augustins sera racheté par le siècle des Moniques.

C'est pour aider à ce mouvement que j'ai écrit ce livre; et je bénis Dieu qu'il ait éveillé dans les âmes un tel écho, et je bénis aussi les mères qui ont accompli ma pensée avec leur cœur, et qui ont su y trouver, par l'intuition de leur amour, ce que mon faible génie n'avait pas su y mettre.

Il s'en faut bien, en effet, je ne le sens que trop, que ce livre réponde à la grandeur et à la beauté du sujet: hélas! il ne répond pas même à mon rêve. Mais parmi les reproches qui ont pu lui être adressés, il en est un, je dois le dire, que je n'accepte pas. C'est d'avoir parlé trop longuement de saint Augustin. "Laissez dire à qui le voudra, m'écrivait un de nos plus grands orateurs, que l'histoire de sainte Monique ne sera jamais que celle de saint Augustin. Et c'est là précisément sa grandeur et sa beauté. C'est la nouveauté et l'originalité de votre livre." Et une mère m'écrivait de son côté: "Ceux qui seraient tentés de se plaindre que dans l'histoire de sainte Monique saint Augustin soit au premier plan, et y tienne trop de place, ne savent pas ce que c'est qu'une mère. C'est le bonheur des mères de mettre leurs enfants au premier plan, et de se cacher derrière eux. Mais, en se cachant, elles continuent à les porter. Elles vivent en eux, et, pour ma part, je ne concevrais pas l'histoire d'une mère où l'on ne trouverait pas celle de ses enfants."

Aussi, bien loin d'avoir diminué, dans cette nouvelle édition, la part de saint Augustin, j'ai cru devoir l'augmenter, heureux de suivre le conseil que me donnait, dans une lettre trop aimable, un des plus grands défenseurs que l'Église de Dieu ait dans ce siècle. Après avoir exprimé les appréhensions bienveillantes qu'il avait éprouvées à l'annonce de l'histoire de sainte Monique, il ajoutait: "Grâces à Dieu, qui a béni votre désintéressement et la piété de votre zèle, ces craintes ont fait place à la plus large satisfaction. L'histoire de sainte Monique est réellement écrite, non moins bien, quoique plus vivement que sainte Chantal. Il y a plus de jet, sans qu'on s'aperçoive qu'il y ait moins de correction. Vous n'avez pas moins heureusement franchi l'écueil du sujet; vous avez gagné en profondeur et en élévation ce qu'il vous refusait en variété et en étendue; moins riche de cadre et de plan que sainte Chantal, ce n'est pas une époque ni un mouvement de l'histoire de la sainteté que peint votre nouvel ouvrage; c'est moins et plus. C'est une figure relevée par une autre, comme dans le tableau d'Ary Scheffer. Mais c'est la Mère et le Fils; et par là vous avez été et vous irez plus avant dans l'humanité chrétienne. La simplicité et l'exiguité même du sujet fera de votre sainte Monique comme une flèche empenchée de saint Augustin." Et après ces trop aimables paroles, il ajoutait: "Oserai-je vous dire qu'un chapitre, montrant en raccourci et en arrière-plan l'essor du génie et de la sainteté de celui-ci après la mort de sainte Monique, eût peut-être été un beau fond d'or, sur lequel elle se fût encore plus enlevée?"

Docile au conseil d'un tel maître, j'ai essayé d'écrire ce chapitre; mais pour en faire un beau fond d'or, il m'aurait fallu le pinceau de l'éloquent apologiste qui a bien voulu m'en donner l'idée.

C'est, du reste, la seule addition que j'aie faite à cette seconde édition; et si on y joint quelques retouches aux endroits les plus difficiles, quelques délicatesses de sentiment ou de goût, indiquées avec bienveillance, acceptées avec gratitude, on aura à peu près toute la différence qui existe entre cette seconde édition et la première.

Qu'il reprenne donc sa course, ce livre que Dieu a daigné bénir! Qu'il aille de nouveau consoler et fortifier les mères. Qu'il leur apprenne à demeurer grandes en étant dévouées, à sauver ce siècle et à se sauver elles-mêmes en aimant l'âme de leurs enfants. Un historien protestant disait de la vieille France que c'était un royaume fait par des évêques. Hélas! ni les évêques ni les prêtres ne referont la France moderne, si les mères chrétiennes ne viennent à leur aide. Dieu a confié aux mères le berceau de l'homme: le berceau, c'est-à-dire presque tout.

LE SAINT HOMME

DE TOURS

M. Léon Papin Dupont

PAR

LÉON AUBINEAU

1 volume in-12..... Prix Franco 75 cts.

LE CONFESSEUR DE L'ENFANCE

ET DE LA JEUNESSE

PAR Le R. P. L. J. M. Cros

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

1 volume in-18..... prix franco, 63 cts.

APPROBATIONS.

MON CHER ET RÉVÉREND PÈRE,

Je ne veux pas laisser paraître la troisième édition de votre opuscule, sans vous dire combien j'apprécie le service que vous rendez au clergé, en lui rappelant, avec tant de clarté, les règles sûres et sages qui doivent le diriger dans la confession de l'enfance et de la jeunesse. Mais je tiens surtout à vous dire que j'approuve, sans réserve, la doctrine que vous exposez dans votre livre, et je fais des vœux pour que le succès de cette édition dépasse celui que les deux premières ont obtenu.

Veuillez agréer, mon cher et Révérend Père, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† FLORIAN, ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je vous remercie du livre dont vous m'avez fait hommage et qui a pour titre : *Le Confesseur de l'enfance et de la jeunesse*. Ce livre, résumé substantiel et exact des vrais principes de la théologie et de la pratique des Saints, touchant les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, ne peut qu'encourager tous les fidèles, mais surtout les enfants, à recourir souvent à ces deux sources de grâces, qui sont le très doux présent du Cœur de Jésus. Les confesseurs eux-mêmes trouveront dans votre ouvrage une méthode sûre, approuvée et facile pour porter les âmes à la pieuse et salutaire fréquentation de la confession et de la communion ; aussi ne puis-je trop engager les prêtres et les fidèles à lire ce petit livre et à en suivre, en toute confiance, la sainte doctrine.

Je vous renouvelle, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

† FERDINAND, card. DONNET, ARCHEV. DE BORDEAUX.

CHER ET RÉVÉREND PÈRE,

Combien je vous remercie de m'avoir communiqué votre charmant petit livre *le Confesseur de l'enfance*. Votre enseignement est tout à fait le mien, parce qu'il est celui de l'Eglise. On s'effraie, à la pensée que toute une école de théologie était parvenue à rayer de la religion chrétienne la bonté de Dieu et l'amour du Sauveur : la bonté de Dieu dans le sacrement de la Pénitence, et l'amour du Sauveur dans la divine Eucharistie. Mais l'Eglise a toujours raison ; et, en comparant ses doctrines à celles du Jansénisme, vous faites admirablement ressortir, à côté des rigueurs de l'erreur, la suavité de la vérité. Dans l'enseignement de l'Eglise, aussi bien qu'en Dieu même,

la miséricorde et la vérité se rencontrent et s'embrassent.

J'ai lu, avec bonheur, les lettres des deux supérieurs de Bazas et de Saint-André-de-Cubzac. Ces deux habiles maîtres ont prouvé que si vous leur aviez donné d'excellents conseils, ils étaient dignes de les adopter et de les suivre : leur expérience et leur succès seront pour vous d'un très grand poids.

Je désire pour votre petit livre tout le succès que mérite ce qui est bon et vrai ; et je vous prie, mon Révérend Père, d'agréer, avec mes sincères compliments, l'expression de mes plus dévoués sentiments, en Notre-Seigneur.

† FRANÇOIS, ARCHEVÊQUE DE PERGA, Coadjuteur de Bordeaux.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je ne voudrais pas tarder plus longtemps à vous remercier du gracieux hommage, que vous avez bien voulu me faire, de votre livre *le Confesseur de l'enfance et de la jeunesse*.

Cet ouvrage, par la juste mesure des principes que vous y exposez, avec une sage érudition et avec des observations pratiques, fruit d'une longue et consciencieuse expérience, ne pourra manquer d'être très utile aux prêtres pieux et aimant à cultiver les âmes. En même temps qu'ils y trouveront la condamnation d'un rigorisme cruel, ils y apprendront, de plus en plus, à distinguer la miséricordieuse bonté qui doit toujours animer le confesseur, des coupables condescendances d'un laxisme sans discernement et sans amour.

Recevez, mon Révérend Père, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments très distingués.

† FRANÇOIS, évêque DE CARCASSONNE.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Nos quatre conciles provinciaux de Bordeaux, de Périgueux, d'Agén et de Poitiers ont jugé si importante la question de la confession des enfants, qu'ils ont insisté, les uns après les autres, sur ce devoir des pasteurs.

Je vous félicite et vous remercie du service que vous aurez rendu aux confesseurs de l'enfance, par votre excellent opuscule, et je m'unis de grand cœur aux vénérables prélats qui l'ont honoré de leur approbation. Il offre l'avantage d'un manuel doctrinal et pratique vraiment complet sur la matière, et les ecclésiastiques en tireront grand profit.

Croyez, mon Révérend Père, à mes bien dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

† L. E., évêque DE POITIERS.

BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES

PAR MGR GAUME

PROFONOTAIRE APOSTOLIQUE

10 volumes in-18 Prix franco, \$1.50

TOME VI.

LES AMIS DE NOTRE-SEIGNEUR — SAINTE MARIE MADELEINE—LAZARE.

SAINTE MARIE MADELEINE.

On lit dans saint Luc, chapitre VII, versets 36 et suivants : "Un des pharisiens pria Jésus de venir manger chez lui : et Jésus étant entré dans la maison du pharisien il se mit à table. Et voilà qu'une femme pécheresse de la ville, ayant appris qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli de parfum. Et se tenant derrière lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et les essuyant avec ses cheveux, elle les baisait et les oignait de

parfum..... Le pharisien en fut scandalisé ; mais Jésus lui dit : Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. Puis il dit à la femme : Vos péchés vous sont remis, votre foi vous a sauvée : allez en paix."

C'est ici une histoire comme on n'en trouve que dans l'Evangile. Tout y est admirablement divin, et divinement admirable. La sainte familiarité de la pécheresse, l'ardeur de son amour pénitent, l'ineffable bonté du Rédempteur, qui contraste si éloquemment avec le zèle scandalisé du pharisien, forment un tableau au-dessus de toute comparaison. Dans quel lieu s'accomplit ce fait digne d'une éternelle mémoire, et quelle femme on fut la sublime actrice ? Le nom même de la pécheresse va répondre aux deux questions.

Cette pécheresse n'est autre que Marie Madeleine. Sœur cadette de Marthe et de Lazare, dont les parents possédaient de grands biens à Jérusalem, à Béthanie et à Magdalum ou Magdala, Marie était née dans cette dernière ville. Au moyen âge la tradition indiquait encore la maison qui fut son berceau. Du lieu de sa naissance elle était appelée Marie Madeleine ou Marie de Magdala. On croit aussi que ce surnom, qu'on donnait rarement aux femmes, était un titre de noblesse. En tous cas il donne lieu de croire que Marie occupait un rang distingué dans le pays.

Or, Magdalum était une ville située dans une riante position sur les bords de la mer de Galilée, à une demi-lieue environ du lac de Génésareth, et non loin de Bethsaïde et de Capharnaüm, où le Sauveur avait coutume de prêcher. Bordé au nord et au couchant par une fertile plaine, Magdalum était entouré de fortes tours et de hautes murailles, qui le rendaient presque imprenable. C'est au point que les troupes du roi Agrippa n'osèrent pas même en faire le siège. Il y avait encore du temps des croisades un fort très important. Aujourd'hui, lorsqu'on monte de Tibériade vers les ruines de l'ancienne Capharnaüm, on traverse, près de la capitale de la Galilée, un village composé de quelques huttes, et que les Arabes appellent El-Medschel : c'est l'ancienne Magdalum ; une multitude de sources chaudes coulent dans la contrée et se réunissent dans la rivière nommée Hittin. C'est là aussi qu'était la fameuse source nommée Mirjam, où, d'après les rabbins, la sœur de Moïse fut guérie de la lèpre en s'y lavant, et qui avait conservé depuis une puissance merveilleuse.

Quoique privée de bonne heure de ses parents, Marie reçut, comme son frère et sa sœur, une éducation distinguée en rapport avec sa condition. Elle était douée d'un esprit vif et du plus heureux caractère, et avait une science parfaite des lettres hébraïques. Aux dons de l'esprit, elle joignait tous les charmes extérieurs. Sa taille était élevée, comme le prouve encore aujourd'hui un de ses pieds, précieusement conservé dans l'église de Saint-Celse, à Rome.

A quinze ans, dit un de ses anciens historiens, Marie brillait de la plus grande beauté. Mais comme l'éclat de la beauté s'associe rarement avec la chasteté, et que l'abondance des biens a coutume d'être l'ennemie de la continence, cette jeune fille, vivant dans les délices, commença, ainsi qu'il est ordinaire à cet âge, de se complaire en elle-même et de se laisser entraîner à l'ardeur de ses passions naissantes.

En garnison à Magdalum était un officier qui s'appelait Pandira ou Pandéra. Son nom se trouve une douzaine de fois dans le Talmud. Les plus anciens pères font mention de cet homme, et il est devenu tellement historique, qu'il est impossible de douter de son existence. Pandéra devint pour Marie la pierre de scandale. "Le cœur de cette jeune fille, continue son vieil historien, s'égarait dans une terre étrangère, et prit sa demeure dans l'amour passager du siècle. Loin de Dieu, elle eut bientôt dissipé les dons de la nature et ceux de l'éducation."

Tel fut le retentissement de sa chute et la durée de ses désordres, qu'elle fut chassée dans la ville sous le nom de la pécheresse : *in civitate peccatrix*.

Cependant les principes de religion que Marie avait reçus devinrent, après quelque temps de coupables folies, une source de remords. La grâce qui travaillait son cœur fit naître une occasion de retour. Expliquons, pour la bénir, la conduite du bon pasteur à l'égard de la brebis égarée. Quelques lignes avant de raconter la conversion de Marie, l'évangéliste rapporte la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Naïm était une petite ville de Galilée, peu éloignée de Magdalum. Marie s'y trouvait, lorsque Notre-Seigneur ressuscita le jeune homme qu'on portait en terre. Avec une foule d'autres, elle fut témoin du miracle. Le malheureux jeune homme était mort dans le péché. Il avait vu les supplices de l'enfer. Rendu à la vie, il devint un prédicateur qui jeta l'épouvante dans l'âme de tous ceux qui l'entendirent, et sa mort fut pour plusieurs le principe de la vie éternelle.

De ce nombre fut la jeune princesse de Magdalum, que la crainte et la confiance conduisirent aux pieds du Sauveur. Dans sa miséricordieuse sagesse, le bon pasteur voulut se trouver sur le chemin de la brebis égarée. Immédiatement après la résurrection du jeune homme, il se dirigea vers Magdalum et accepta l'invitation d'un pharisien nommé Simon. Menagé par la Providence, cette invitation l'y retint une partie de la journée.

Le bruit de son arrivée se répandit d'autant plus vite que Magdalum et Tibériade, sa voisine, étaient remplies d'étudiants ; car elles étaient célèbres par leurs écoles et par les rabbins qui les dirigeaient ou qui les avaient fréquentées. Tout le monde disait : "Le grand prophète qui a ressuscité le jeune homme de Naïm est ici, il dîne chez Simon. C'est un homme saint et bon, doux et miséricordieux, accessible aux petits et même aux pécheurs." Quelques-uns ajoutaient : On dit que c'est le Fils de Dieu, le Christ attendu.

La jeune pécheresse n'est pas la dernière à apprendre la nouvelle qui remplit la ville, un trouble salutaire s'empara de son âme. Messager de la grâce, ce trouble devient tout à coup lumière, résolution, courage. Lumière : Marie voit la profondeur de l'abîme dans lequel elle est tombée. Résolution : avec la vivacité naturelle de son caractère, Marie se décide sur le champ à briser ses chaînes. Courage : Marie a mesuré les obstacles, les fausses hontes, les humiliations qui se dressent devant elle : rien ne l'arrête. Elle se lève, prend un de ses vases à parfum, et le remplit des aromates les plus précieux.

Ces vases étaient ordinairement d'albâtre indien, sorte de marbre blanc, diaphane et veiné de diverses couleurs. On les présentaient à tous les autres parce que les parfums s'y conservaient mieux. La plupart venaient de Tyr, où il s'en faisait un grand commerce. Dès son enfance, Marie usait de ces senteurs délicieuses, afin de multiplier ses jouissances et embellir ses traits. Elle portait donc ce vase dans ses mains ; et dans

sa poitrine, un autre d'un plus grand prix : c'était son cœur plein de repentir, d'amour et d'espoir.

Sans s'occuper de ceux qu'elle rencontrait ou qui la regardent, elle traverse les rues de la ville et se dirige vers la demeure de Simon. Sans être invitée, sans être attendue, elle entre précipitamment dans la salle du festin. Là, se trouvaient, vêtus de leurs robes blanches et accoudés sur leurs lits de table, les personnages les plus graves de la ville, des connaissances, peut-être quelques-uns de ses parents. Qu'on se figure l'étonnement des convives à l'apparition soudaine de la jeune pécheresse. Tous en furent surpris ou indignés, excepté celui qui avait le secret de cette démarche et dont la miséricorde l'avait provoquée. Personne n'en fut plus scandalisé que Simon. Toutefois, avant de manifester son mécontentement, il attend ce qui va se passer.

Déjà Marie est auprès de son libérateur, la brebis auprès du berger. Prosternée à ses pieds, elle les arrose de ses larmes, les couvre de ses baisers et les essuie avec ses cheveux. Pourquoi tout cela ? Dans ce que fait Marie reparait l'antiquité tout entière. La chaussure des anciens n'était pas la même que la nôtre, elle se composait de simples semelles rattachées sur le pied par des courroies. Généralement, pour les hommes, du moins dans les pays chauds, les jambes étaient nues, il est facile de comprendre le besoin qu'ils avaient de se laver les pieds lorsqu'ils arrivaient de voyage.

Aussi, le premier acte d'hospitalité était de laver les pieds des hôtes : c'était l'office des serviteurs. Notre-Seigneur lui-même daigna le remplir à l'égard des apôtres lorsqu'ils furent arrivés à Jérusalem pour célébrer la Cène. L'Eglise Romaine, qui ne laisse rien perdre ni des leçons ni des exemples du Sauveur, lave encore aujourd'hui les pieds des pèlerins venus à la ville sainte pour assister aux fêtes de Pâques.

Marie essuie avec ses cheveux les pieds du Sauveur : autre souvenir de l'antiquité ; c'était chez les anciens un signe de servitude et l'occupation des femmes esclaves, de laver les pieds de leurs maîtres et de les essuyer avec leurs cheveux, que pour cela elles portaient très longs. Dans quelques parties de l'Inde, le même usage subsiste encore. En s'y conformant, Marie témoignait à Jésus qu'elle lui était entièrement soumise et qu'elle se consacrait à son service.

Pour comprendre l'héroïsme de cette action, il faut savoir que c'était un grand opprobre pour les femmes juives de se découvrir la tête et de laisser tomber leurs cheveux, excepté dans un grand deuil. Cela venait en partie de l'usage où était le prêtre de délier le bandeau qui attachait les cheveux de la femme soupçonnée d'avoir violé la chasteté, et, en conséquence, condamné à boire de l'eau amère.

Mais Marie abîmée dans la douleur ne savait plus trop ce qu'elle faisait. Accablée par le repentir de ses fautes, elle s'est jetée, comme une pécheresse publique, aux pieds du Sauveur ; et détachant elle-même les tresses de sa chevelure, elle s'en sert pour essuyer les larmes dont elle a nardé les pieds de Jésus, après s'en être servie pour séduire et captiver les cœurs. Oubliant la vanité et s'oubliant elle-même, elle veut en quelque sorte goûter la honte et l'opprobre, dans les objets mêmes où elle a goûté les faux charmes du péché.

Marie s'est déclarée publiquement la servante et l'esclave de son libérateur. Cette première déclaration en appelait une autre. L'esclave n'était propriétaire de rien. Lui-même, avec tout ce qui avait pu lui appartenir, était la propriété de son maître. Prenant alors son vase de parfum, symbole de tout ce qu'elle a de plus précieux et de plus aimé, Marie le répand sur les pieds du Sauveur. Elle n'ose encore, comme elle aura le bonheur de le faire plus tard, le répandre sur sa tête sacrée. Ici encore elle se conformait à une coutume dont la signification n'échappait à personne.

Dans les festins de noces on répandait des parfums sur la tête du rabbin qui y présidait. C'était une marque d'honneur et comme un témoignage public de l'alliance qui venait de se former. Marie prenait pour époux son Sauveur, et célébrait son union spirituelle avec lui. Son action rappelle un autre fait de l'antiquité.

Ce n'était pas seulement dans les festins de noces, mais encore dans les repas un peu solennels que les anciens faisaient usage de parfums. Nous voyons les Perses, les Juifs, les Grecs, les Romains invariablement fidèles à cette coutume. Corriger l'odeur des mets par l'arôme des parfums, combattre les fumées du vin et les empêcher de troubler le cerveau ; provoquer la gaieté des convives, et flatter tous les sens à la fois dans une action qui, par la manducation, met l'homme en rapport direct avec Dieu, principe de toute félicité. Tel était leur but, car chez eux les repas étaient tenus pour une chose mystérieusement sainte. Ce but sans doute était souvent faussé. Il n'en est pas moins vrai que l'usage en soi n'avait rien que de légitime.

En s'y conformant, Marie non seulement rend honneur à son divin Maître, mais encore elle lui procure une sainte joie ainsi qu'aux témoins de son bonheur. Par l'acte qu'elle accomplit elle proteste au Sauveur que désormais son cœur sera un vase pur, diaphane, précieux comme l'albâtre, d'où l'amour fera incessamment couler les parfums exquis des plus héroïques vertus.

En se prosternant aux pieds du Sauveur, en les lavant avec ses larmes et les essuyant avec ses cheveux, Marie ne faisait donc rien d'étrange. Ce qui l'était au dernier point, c'était de répandre son parfum sur les pieds du divin convive. Il était tout à fait inusité d'oindre les pieds avec des parfums, surtout avec du nard franc, qui était d'un très grand prix. On ne trouve le fait que chez quelques sybarites Athéniens. Complètement inconnu chez les Juifs, cet usage ne l'était pas moins à Rome même, où tous les genres de voluptueuse mollesse étaient si répandus au temps de Notre-Seigneur. Les Césars,

maîtres du monde, l'ignoraient comme les simples citoyens.

Ce qui dut mettre le comble à l'étonnement des convives, fut de voir la jeune pécheresse apportant le parfum le plus rare, dans un vase du plus grand prix, et le versant avec abondance sur les pieds du Sauveur. Au témoignage d'Hérodote un vase d'albâtre rempli de parfum était un cadeau royal. Le vieil historien raconte que Cambyse, roi de Perse, un des plus puissants monarques du monde, envoya, entre autres présents, au roi d'Éthiopie un vase d'albâtre, rempli de parfum. D'où l'on peut conclure que Marie était très riche, puisque plusieurs fois elle honora le Sauveur de cette sainte et royale prodigalité.

Si les convives étaient étonnés de ce qu'ils voyaient, Simon en était indigné. Chez lui, au milieu de son festin, en présence des personnages les plus respectables, une pécheresse publique osant se présenter et se voyant accueillie avec bonté par le grand prophète, en l'honneur de qui le festin était donné : ce spectacle était un scandale qui le faisait murmurer en lui-même. Par respect pour l'assemblée, n'osant manifester ses sentiments, il se disait tout bas : Je me suis trompé. Si le personnage que j'ai invité était prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche, car c'est une pécheresse.

Pénétrant la pensée de Simon et tout en tenant ses regards attendris sur l'humble pénitente, Notre-Seigneur prit la parole et, s'adressant à Simon, il lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Celui-ci, abaissant son orgueil de pharisien et comme s'il n'eût pas murmuré, s'empressa de répondre : Maître, parlez. "Un créancier, reprend Jésus, avait deux débiteurs. L'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante seulement ; et comme ils ne pouvaient le payer ni l'un ni l'autre, il leur remit à tous deux leur dette. Dites-moi lequel des deux l'aimera davantage ?"

Comme l'insensé qui tresse un fillet pour s'y faire prendre, Simon, sans penser que c'est à lui que s'applique la parabole : J'estime, dit-il, que c'est celui à qui le créancier a remis la plus grosse somme.—Vous avez parfaitement jugé, reprend le Sauveur. Aussitôt rappelant par ordre les devoirs de l'hospitalité : l'ablution, l'essuie-mains, l'onction et le baisement de ses pieds divins, autant de devoirs accomplis par Marie, il reproche doucement à Simon, en suivant la même énumération, l'oubli des mêmes devoirs, puis il conclut en ajoutant : Je vous le dis, Simon, il lui a été remis beaucoup de péchés parce qu'elle a beaucoup aimé, et il dit à la femme : Vos péchés vous sont remis ; allez en paix.

Rassurée par ces douces paroles, Marie se relève transformée. Aux larmes d'un repentir héroïque, se joignent, pour inonder son visage, les larmes d'un amour plus fort que la mort. Elle rentre dans sa maison, mais c'est pour la quitter. Sa maison, sa patrie sont désormais les lieux où sera son libérateur. Le suivre partout, entendre sa voix, conserver dans le plus intime de son cœur chacune de ses divines paroles, lui prodiguer, ainsi qu'à ses apôtres, les soins les plus dévoués : tels seront désormais son bonheur et sa vie.

Quel âge avait Marie de Magdalum, lorsqu'elle se convertit et devint par son inaltérable et héroïque dévouement une des plus belles figures de l'Évangile ? A défaut de dates précises, il faut s'en rapporter à la tradition, qui nous apprend que Lazare était moins âgé que Notre-Seigneur, et que Marie était sa sœur cadette. Or Marie se convertit dès le commencement de la prédication du Sauveur : elle pouvait donc avoir de vingt-sept à vingt-huit ans lorsqu'elle revint à Dieu.

Avec la vie nouvelle de Marie de Magdalum commence à se développer la mission chrétienne de la femme. Désormais, rien de grand ne se fera dans l'Église, sans que la femme y soit mêlée. Cause active de la chute, il faut qu'elle la soit du rachat. Vierges ou pécheresses, toutes les filles d'Ève doivent devenir des instruments de salut : leur réhabilitation, même temporelle, est à ce prix. Le divin Maître, deux fois Rédempteur de la femme, lui fait comprendre cette salutaire obligation en appelant Madeleine à sa suite.

En Judée, comme en Galilée, dans les villes comme dans les bourgades que Jésus honore de sa présence, apparaît l'héroïne de l'amour pénitent ; elle s'y trouve en compagnie de la sainte Vierge, inséparable de son fils ; de Jeanne, femme de Chusa, intendante d'Hérode Antipas, tétararque de Galilée ; de Suzanne, noble et pieuse matrone guérie par Jésus, et de plusieurs autres saintes femmes que l'admiration et la reconnaissance enchaînaient aux pas du divin Rédempteur. Triomphe vivant de la miséricorde, Madeleine, par sa présence, rassure les pécheurs et les attire au bon Maître.

Spectacle ravissant ! Le Créateur du monde, celui qui est la splendeur du Père, descendu sur la terre, voyage parmi les hommes, au milieu de deux grands luminaires, dont la brillante lumière continue d'éclairer les pèlerins de la vie. "Dieu, dit saint Grégoire le Grand, a placé au firmament de l'Église deux grands luminaires, deux Maries : Marie, mère du Sauveur ; et Marie, sœur de Lazare. La première, *luminaires majeure*, afin de présider au jour, c'est-à-dire afin d'être le modèle et la protectrice des âmes innocentes ; la seconde, *luminaires mineur*, afin d'éclairer pendant la nuit et d'être le modèle et la protectrice des âmes pénitentes."

De concert avec ses illustres compagnes, Madeleine pourvoit aux besoins du Sauveur et des Apôtres. Glorieuse mission de la femme que nous voyons se perpétuer dans les différents siècles de l'Église. Ainsi, à Rome, sainte Plautille, sainte Flavie Domitille, sainte Lucine, sainte Priscille, sainte Pudentienne, sainte Praxède et tant d'autres grandes chrétiennes, pourvoient avec un pieux dévouement aux

besoins de saint Pierre, de saint Paul, de saint Pie, de saint Caïus, de saint Marcel et des autres pontifes, sans oublier les membres de leur clergé.

Quant à Madeleine, d'une famille opulente, son bonheur était d'offrir l'hospitalité au Fils de Dieu. Plusieurs fois il lui fut donné de le recevoir, avec son frère et sa sœur, soit à Magdalum, soit à Béthanie. Toujours le Sauveur lui paie son hospitalité par une de ces paroles, mille fois plus précieuses que l'or, et qui révèlent tout ensemble l'éminente vertu de Marie et la divine tendresse dont elle était l'objet.

Ainsi, lorsqu'après la Transfiguration Notre-Seigneur se mit en marche pour Jérusalem, elle le reçut à Magdalum. Dans cette circonstance Marie mérita d'entendre de la bouche du divin maître cette éloge qui retentira dans tous les siècles : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. Cette meilleure part était son union intime avec son Dieu, fondée sur l'oubli absolu des créatures et d'elle-même.

Quelques jours avant la Passion, elle eut encore le bonheur de le recevoir à Béthanie. Un grand festin lui fut donné, soit dans la maison de Lazare et de ses sœurs, comme dit saint Chrysostome, soit chez Simon le Lépreux, l'ami de la famille. Écoutons le récit des évangélistes. Le sixième jour avant la Pâque, qui correspond à notre samedi avant le dimanche des Rameaux, Jésus vint à Béthanie où était Lazare qu'il avait ressuscité. Le Sauveur comptait beaucoup d'amis à Béthanie, et c'est au milieu d'eux qu'il voulut passer les derniers jours de sa vie mortelle.

A peine fut-il arrivé qu'on lui prépara un souper. Au nombre des convives était Lazare, buvant et mangeant comme tout le monde, prouvant ainsi la vérité de sa résurrection et la divinité de Jésus. Fidèle à sa vocation de charité, Marthe servait à table, Madeleine partageait la même faveur.

Le ministère de ces deux illustres sœurs, transformées en servantes pour servir à table le Verbe incarné, rappelle les nobles dames de Briançon qui, pour avoir le bonheur d'approcher le vicairé de Jésus-Christ, Pie VI, prisonnier du Directoire, se costumèrent en cuisinières et en femmes de chambre, afin de pouvoir déposer aux pieds de l'auguste vieillard l'hommage de leur dévouement et recevoir sa bénédiction.

Vers le milieu du festin de Béthanie, paraît Madeleine portant dans ses mains un précieux vase d'albâtre plein d'un parfum exquis. Ce parfum était du nard de premier choix, par conséquent d'un prix très élevé. Double preuve de la richesse de Madeleine et de sa famille, ainsi que de son respectueux attachement pour le Sauveur. On sait que le nard est un petit arbuste propre à la Syrie et à l'Inde, de couleur jaune, très feuillé, très odorant et doué de propriétés médicinales. Les baies et les feuilles de cet arbuste macérées ensemble donnent un parfum délicieux.

Le vase de Madeleine en contenait une livre : il était à l'état liquide, afin de servir à l'usage auquel il était destiné. Madeleine s'approche respectueusement du Sauveur, comme elle avait fait à Magdalum, trois ans auparavant. Elle brise son vase et le répand non plus sur les pieds, mais sur la tête adorable de Jésus. Par crainte de l'évaporation, les vases à parfum étaient si bien fermés qu'on ne pouvait plus les ouvrir : on devait les briser. Cette opération nécessaire était très facile. Quoique d'albâtre, les vases à parfum étaient si minces que le plus petit coup d'un corps solide suffisait pour les briser, comme nous brisons une feuille de verre.

Toute la salle du festin et même toute la maison furent embaumées de l'odeur du parfum. Saint Augustin fait remarquer qu'à Magdalum Marie se contenta de répandre le parfum sur les pieds du Sauveur : c'est la timidité respectueuse de la pénitente. A Béthanie, elle le répand sur la tête du Sauveur ; c'est la sainte familiarité de la charité parfaite.

Au lieu de se réjouir des honneurs rendus à son bon Maître, Judas s'en indigna. Sans respect pour le Fils de Dieu, sans égard pour les convives, il se permit de dire tout haut : "Pourquoi cette perte ? ce parfum aurait pu être vendu plus de trois cents pièces d'argent et donné aux pauvres." Les pauvres l'inquiétaient peu. Avare et voleur, il aurait voulu avoir l'argent dans la bourse commune, afin d'en faire son profit personnel.

Sans sortir de sa mansuétude ordinaire, le Sauveur en prend occasion de faire hautement l'éloge de Madeleine. Il blâme son indigne apôtre, et lui donne une leçon qui peut servir à tous ses imitateurs. "Pourquoi, dit-il, affligez-vous cette femme ? ce qu'elle vient de faire pour moi est une bonne œuvre, car vous avez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours. En répandant ce parfum sur mon corps, cette femme l'a fait en vue de ma sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où cet évangile sera prêché dans tout l'univers, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire."

Toutes les générations proclameront encore d'autres actions de Madeleine, non moins glorieuses. Celui qu'elle a suivi pas à pas depuis plusieurs années, celui à qui elle vient de donner une marque si éclatante de sa respectueuse affection, celui qu'elle aime mille fois plus qu'elle-même, son bon Maître est entre les mains de ses bourreaux. Après les angoisses de la sainte Vierge, pendant la passion, les plus grandes, on peut l'affirmer sans crainte, furent celles de Madeleine. Mais ces angoisses n'ont rien à son courageux dévouement. Elles le font au contraire briller avec plus d'éclat.

Jésus chargé de sa pesante croix traverse les rues de Jérusalem : Madeleine le suit. Jésus est au Calvaire, élevé sur la croix : Madeleine est là debout, immobile, ne craignant rien, ne voyant rien, n'entendant rien, crucifiée avec son bon Maître ; et pour lui donner une dernière marque de tendresse, tenant compagnie à la sainte

Vierge, placée avec elle à dix-huit pas de la croix.

Tout est consommé ; mais pour l'amour de Madeleine tout n'est pas fini : celui qu'elle a aimé vivant, elle l'aimera mort. Rentrée dans sa demeure, elle passe la nuit avec ses nobles compagnes, à préparer des aromates pour embaumer le corps de son divin Maître. Au gré de son amour, le jour ne paraît pas assez vite. Elle devance l'aurore, et à la tête des saintes femmes elle se hâte d'arriver au sépulcre.

Au lieu de Jésus, elle trouve deux anges qui lui disent : Celui que vous cherchez n'est plus ici : il est ressuscité. Mais où est-il ? et elle se met à pleurer. Sans se faire connaître, le Sauveur lui apparaît et lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. Elle ne nomme pas celui qu'elle cherche, son cœur lui persuade que tout le monde doit le savoir. Cet amour double ses forces, et, faible femme, elle veut emporter son bon Maître.

Avec un accent d'ineffable tendresse, le Sauveur lui dit : Marie. Inondée de bonheur, Marie lui dit : Rabboni, mon Maître, c'est vous ! Elle tombe à ses pieds, et comme à Magdalum et à Béthanie, elle veut les embrasser et les arroser de ses larmes brûlantes. Elle ne veut plus le quitter. Mais le Sauveur lui fait comprendre qu'il est entré dans sa vie glorieuse ; qu'elle est encore sur la terre, et que dans l'éternité seulement elle lui sera inséparablement unie. Il lui dit donc : Ne me touchez pas : *Noli me tangere*. Mais pour lui laisser un signe éternel de son amour et un gage de son bonheur futur, en lui disant : *Ne me touchez pas*, le bon Maître touche le front de Madeleine de son doigt divin.

Or, en 1497, lorsqu'on ouvrit le tombeau de la sainte, on trouva la tête entièrement dépouillée de ses chairs, excepté la partie du front touchée par le Sauveur. On vit clairement la peau devenue brunâtre, et sur la peau deux enfoncements, formés par l'attouchement de deux doigts. L'un est plus profond et plus visible que l'autre, et sous la peau, la chair conserve une partie de sa blancheur.

Où se trouve le tombeau de l'illustre sœur de Lazare, l'espoir éternel de toutes les pécheresses et le modèle admirable de toutes les pénitentes ? Pour le dire, il faut raconter la vie de Madeleine depuis la résurrection du Sauveur.

La première des saintes femmes venues au sépulcre, et favorisée de l'apparition de son bon Maître, Madeleine devint l'ardent apôtre de sa résurrection. C'est elle qui l'annonça à saint Pierre, à saint Jean et par eux à tous les disciples. Quoi qu'il en soit des autres mystères qui s'accomplirent pendant les quarante jours qui séparent la résurrection du Sauveur de son ascension, il est certain que Madeleine se trouva avec Jésus le jour où il monta au ciel.

Avant de les quitter le bon Maître voulut revoir une dernière fois ceux qu'il avait tant aimés. Ses fidèles amis, au nombre de cent vingt, étaient réunis à Jérusalem dans la maison de Jean-Marc, cousin de saint Barnabé. Comme ils faisaient tous ensemble une fraternelle agape, Jésus apparut dans la salle du festin, se mit à table avec eux et il mangea, afin de prouver une dernière fois par cette action la réalité de son corps.

Ce fut un jour d'ineffable allégresse, celui où eut lieu ce repas digne d'être conservé dans la mémoire des siècles. Avec Jésus étaient à table sa glorieuse Mère, la Reine des anges et des hommes, les douze apôtres, Marie Madeleine, Marthe, Lazare, Marie Cléophas, Salomé, Jeanne et Suzanne. Le repas terminé, Jésus se leva, et suivi de ces heureux convives il se dirigea du côté de Béthanie, petite ville à une demi-lieue environ de Jérusalem, au pied de la montagne des Oliviers. D'une dernière visite il voulut honorer ce lieu, où tant de fois il avait reçu l'hospitalité, et ceux de qui il l'avait reçue.

De là, il gravit avec eux le mont des Oliviers. Arrivé au sommet, il leur fit entendre cette voix divine que l'oreille humaine ne doit plus entendre qu'au jour du jugement général. Ses derniers adieux et ses dernières instructions donnés, il les bénit et s'éleva majestueusement dans les airs. Ils étaient, comme il a été dit, au nombre de cent vingt personnes. Fidèles à l'ordre du divin Maître, ils rentrèrent à Jérusalem et s'enfermèrent de nouveau dans la maison de Jean-Marc, dont le Cénacle, placé à la partie supérieure, leur servit de salle d'exercices pendant leur retraite.

Inséparable de la sainte Vierge, Madeleine y

était, avec elle Marthe sa sœur et les autres héroïnes du Calvaire. Sur elles toutes descendit le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte. Appelés à jour du bienfait de la Rédemption, l'un et l'autre sexe devaient recevoir l'esprit de l'apostolat. Par eux, à son tour, le monde entier devait en ressentir la salutaire influence.

Pendant plusieurs années, Marie-Madeleine s'attacha à la très sainte Vierge, et la servit, dit Raban-Maur, avec un dévouement admirable : elle vaquait avec elle à la contemplation, et avait part aux faveurs qu'elle recevait du ciel.

La très sainte Vierge l'aimait à cause de l'affection qu'elle portait à son divin Fils, et des marques de bonté qu'elle en avait reçues. Les apôtres aussi honoraient Madeleine, parce que Notre-Seigneur l'avait honorée de sa présence peu après sa résurrection ; ils la proposaient au peuple comme un modèle de pénitence et une preuve du pardon que Dieu accorde aux pécheurs qui reviennent à lui.

Mais dans les persécutions qui suivirent la mort de saint Etienne, Lazare, Marthe, Madeleine avec plusieurs autres furent arrêtés par les Juifs. Pour les faire périr loin des regards du peuple, on les conduisit à l'un des ports de la Palestine et on les jeta dans une barque, qu'on lança en pleine mer, sans rames et sans pilote. Avec Lazare, Marthe et Marie furent embarqués Marcelle leur femme de chambre, Marie Jacobé, Marie Salomé, Maximin, un des disciples, Joseph d'Arimalthie, le noble décurion et d'autres encore, parmi les plus chers amis du Sauveur.

Condamnés à une mort humainement certaine, ils ne périrent pas. Du haut du ciel le divin Maître se fit leur rameur et leur pilote. Comme ces graines d'automne que les vents dispersent aux quatre coins du ciel, et qui donnent naissance à de nouvelles plantes, les illustres exilés, conduits par la Providence, abordèrent aux côtes de Provence, à l'endroit où le Rhône se jette dans la Méditerranée.

Cet endroit, que la tradition n'a jamais oublié, est la pointe méridionale de la Camargue, appelée *le Gras d'Orgon*, près duquel est bâtie l'église de *Notre-Dame de la Mer* et la ville du même nom. Marie Jacobé et Marie Salomé se fixèrent au lieu du débarquement. Les autres membres de la colonie apostolique se rendirent à Marseille. En se séparant sans se diviser, leur but était de hâter la publication de l'Évangile, en attaquant l'idolâtrie sur plusieurs points à la fois.

Faute d'abri, Lazare et ses sœurs se logèrent sous le péristyle d'un petit temple abandonné, situé sur le rivage de la mer, devant le portique du grand temple de Diane. La piété des Marseillais a consacré ce lieu à jamais mémorable, en y bâtissant en l'honneur de sainte Madeleine une petite chapelle isolée, en face de l'église de la Major, au carrefour des *Treize Coins*. C'est à cet endroit que sainte Madeleine fit la première prédication de l'Évangile au peuple de Marseille, qui se rendait en foule au grand temple de Diane.

Bientôt, cette foule attirée soit par la nouveauté du spectacle, soit par le désir de sacrifier aux idoles, arriva en flots pressés autour du temple. Madeleine saisit avec empressement cette occasion de leur prêcher la foi et de leur parler de son divin Maître. La rare beauté de cette étrangère, la grâce de ses paroles, son éloquence saintement passionnée attirèrent l'attention ; et, dès le premier jour, plusieurs demandèrent le baptême.

Le gouverneur de la ville vint lui-même au temple avec sa femme, afin de sacrifier aux dieux. Leur vue enflamma d'une nouvelle ardeur le zèle de sainte Madeleine, qui annonce hardiment la bonne nouvelle. Moins dociles à la grâce que les petits et les pauvres, ils écoutent et ne se convertissent pas. Mais la nuit suivante sainte Madeleine leur apparaît en songe, se plaint de leur incrédulité et leur reproche de laisser exposés à la faim et au froid les serviteurs du Christ, tandis qu'eux et leurs domestiques vivent dans l'abondance. Elle ajoute la menace de châtimens terribles, s'ils ne prennent soin des serviteurs du vrai Dieu.

Le lendemain le gouverneur et sa femme, s'étant communiqué leur songe, s'empressèrent de pourvoir aux besoins de la sainte colonie. Eux-mêmes vinrent trouver sainte Madeleine qui eut la gloire de les convertir. Le peuple en foule suivit leur exemple. Les temples des idoles furent abandonnés ou détruits, et Lazare, devenu évêque de Marseille, prit soin de cette église naissante.

(La fin au prochain numéro.)

MERVEILLES ET HARMONIES DE LA NATURE

CIEL ET TERRE

PAR

J. D'ARSAC

1 vol. in-8.....Prix franco 63 cts.

LE CIEL. — LE SOLEIL.

Le ciel est l'espace vide, immense, illimité, lumineux, inaccessible, dans lequel tous les corps sont jetés, où se meuvent le soleil, la lune et les astres.

Il ne faut pas confondre l'espace, que nous nommons ciel, avec la couche d'air de quinze à vingt lieues d'épaisseur qui enveloppe la terre en tous sens. Cette enveloppe aérienne porte le

nom d'atmosphère. Le ciel n'a pas de bornes ; l'atmosphère est limitée.

On appelle astres, ou corps célestes, les masses immenses dispersées dans l'espace ; par un temps clair, nous les apercevons comme des points brillants sur la voûte bleue qui semble s'arrondir au-dessus de nos têtes ; mais il n'y a pas de voûte au-dessus de nos têtes ; retenez bien ces définitions que chacun devrait savoir et que des milliers de personnes ignorent. Les astres sont

caractérisés : 1o. par leur grandeur beaucoup plus considérable que celle des corps terrestres ; 2o. par leur forme sphéroïdale, ou arrondie en boule ; 3o. par les divers mouvements qu'ils accomplissent dans l'espace.

On distingue deux sortes d'astres : les étoiles et les planètes.

Les étoiles, au nombre desquelles il faut compter le soleil, sont des astres lumineux par eux-mêmes, de véritables sources de lumière. On les appelle encore astres fixes, parce qu'elles paraissent conserver entre elles les mêmes distances, les mêmes positions respectives ; elles ne se meuvent qu'avec la voûte céleste et du même mouvement que toutes les autres étoiles.

Les planètes sont des astres opaques, ou obscurs, n'ayant aucune lumière par eux-mêmes ; ils ne brillent que par la lumière qu'ils reçoivent du soleil qu'ils nous renvoient par réflexion. Les planètes décrivent autour du soleil des courbes presque circulaires ; elles sont appelées astres errants, parce qu'elles se meuvent les unes indépendamment des autres et qu'elles se déplacent dans le ciel d'une manière très-apparente.

Il y a d'autres astres opaques, qui tournent autour des planètes. On leur a donné le nom de satellites.

Les comètes sont également des astres opaques, tournant autour du soleil, comme les planètes, mais en décrivant des courbes très-allongées.

On appelle système planétaire, ou monde solaire, l'ensemble de planètes et de comètes tournant autour du soleil, de satellites tournant autour des planètes, dans l'espace.

Le soleil est l'astre lumineux autour duquel tournent la terre et les autres corps opaques qui reçoivent de lui la lumière et la chaleur.

Le soleil n'est qu'une étoile, la plus rapprochée de nous, étoile de moyenne grandeur, faisant partie de l'immense agglomération stellaire qui entoure le ciel entier et qu'on nomme la voie lactée.

Cet astre paraît être composé d'un noyau solide mais obscur, entouré d'une photosphère, sorte d'enveloppe gazeuse et incandescente d'où s'échappent les rayons de lumière et de chaleur qui se traduisent sur notre terre en saisons et en climats, en productions végétales et animales, et enfin en tout ce qui est du domaine de la météorologie. "Herschell admet, dit M. Babinet, que l'espace d'océan de matière chaude et lumineuse qui forme le contour apparent du soleil est une couche assez mince suspendue à distance au-dessus du corps solide et obscur de l'astre."

En regardant le soleil avec un télescope, et à travers un verre coloré qui diminue l'impression trop vive que sa lumière produit sur l'organe de la vue, on aperçoit quelquefois de grosses taches noires qui semblent adhérer à sa surface et qui cependant ne demeurent pas à la même distance des bords. Elles présentent des apparences analogues à celles que produiraient des morceaux de papier noir collés sur une boule blanche tournant autour d'un axe. Leurs dimensions sont plus grandes au milieu du disque que vers les bords, où elles diminuent par degrés et disparaissent alternativement. Parfois elles sont nombreuses et fort étendues ; on en a vu dont la largeur égalait quatre ou cinq fois celle de la terre.

Les taches du soleil ont été l'objet de nombreuses conjectures. Suivant Herschell, elles sont produites par des cavités, des ouvertures qui se font dans l'enveloppe lumineuse du soleil. La cause qui fait que cette couche incandescente vient à se rompre, à s'entr'ouvrir pour nous laisser voir le noyau obscur du soleil, est parfaitement inconnue. On voit tout autour de l'espace de puits qui s'ouvre l'éclat de la surface solaire diminuer jusqu'aux bords escarpés de l'ouverture qui s'est formée. On aperçoit l'épaisseur de sa couche brisée, et par-dessus la vue pénètre jusqu'au corps solide et comparativement noir de l'astre. La cause qui rend lumineuse l'enveloppe solaire nous est aussi inconnue que la cause qui de temps en temps en produit la rupture. Une constitution si singulière dans cette masse gigantesque, interdit toute présomption d'analogie avec ce que nous voyons à la surface de notre globe.

L'océan lumineux qui recouvre le soleil est loin d'être dans un état de calme absolu. Souvent toute la surface solaire est couverte, dit M. Babinet, de petites protubérances lumineuses, qu'Herschell père compare aux petites inégalités arrondies qui s'observent sur la peau d'une orange. D'autres fois, ces espèces de vagues lumineuses ne couvrent qu'une partie de l'astre. Toutes ces vagues sont étendues comme celles d'une mer houleuse qui ne brise point : tantôt elles dégènerent en un petit pointillé à grains très-serrés comme les aspérités de certains fruits, et notamment de ceux du cornouiller.

De ce que le soleil ne se meut pas autour de la terre, il ne faut pas croire pour cela qu'il soit immobile dans l'espace. Les taches remarquables sur le soleil ont servi à prouver qu'il a un mouvement de rotation sur lui-même, qui s'opère en 25 jours 5 heures : car on a bien constaté que ces taches suivent une direction constante d'orient en occident, et que leur mouvement, qui s'effectue avec lenteur vers les bords, s'accélère en approchant du milieu de sa surface, et qu'il en est, parmi elles, qui, au bout de 25 jours reparaissent à la place où elles avaient déjà été vues. Et non-seulement le soleil tourne sur son axe mais, en outre, il paraît se déplacer lentement dans l'espace et se rapprocher peu à peu d'une des étoiles de la constellation d'Hercule. Ce dernier mouvement est tout à fait analogue à celui qu'effectue la terre autour du centre solaire, à celui qu'effectue la lune autour du centre de la terre et à ceux qu'effectuent toutes les autres planètes de notre système solaire. A mesure que la vue s'étend davantage dans l'ensemble des choses, on se persuade de plus en plus que tout, dans le plan de la création, a été réglé, coordonné, harmonisé avec une admirable précision.

L'éclat de nos bougies, de nos lampes, des becs de gaz et des métaux en fusion est plusieurs milliers de fois moins grand qu'une étendue pareille découpée sur le disque du soleil. La lumière électrique est seule comparable à celle du soleil. On a donc pensé que la lumière solaire était une lumière électrique, et le soleil entier une grande pile voltaïque ; mais personne, dit encore M. Babinet, n'a pu constater raisonnablement cet immense appareil. Il est probable qu'il nous manque bien des données pour en arriver là. Si les savants, qui ne connaissent pas les feux électriques, avaient été forcés de faire la théorie de l'incandescence du soleil, il est évident qu'il leur eût manqué ce puissant agent théorique, comme sans doute il nous manque encore bien des connaissances pour établir ou même entrevoir la cause qui rend lumineux et notre soleil et les autres soleils, en groupes innombrables, qui remplissent les profondeurs de l'espace à des distances incalculables.

Le soleil, de même que tout corps rond, vu de loin, a l'apparence d'un cercle. Il paraît plus gros lorsqu'il est à l'horizon, quelques instants après son lever, ou avant son coucher, qu'à midi, lorsqu'il est au-dessus de notre tête. Ce n'est qu'une simple illusion causée, dans les deux premiers cas, par l'épaisseur plus grande des couches d'air que ses rayons traversent pour arriver jusqu'à nous. A l'horizon, le disque solaire paraît aussi un peu allongé, tandis qu'à midi il a exactement la forme d'un cercle ; cette illusion est causée par la réfraction des rayons. Lorsqu'un rayon lumineux passe d'un milieu dans un autre qui est plus ou moins dense, par exemple, de l'air dans l'eau ou dans le verre, ou de l'eau dans l'air, il se brise et change de direction, et, dans sa nouvelle route, il s'éloigne ou se rapproche d'une perpendiculaire menée à la surface du nouveau milieu où il vient de pénétrer : c'est ce qu'on appelle la réfraction, nous savons tous que si un coup de fusil est tiré obliquement dans une pièce d'eau, la balle change de direction, c'est-à-dire se réfracte, en passant de l'air dans l'eau. Les diverses couches d'air, dans notre atmosphère, n'ont pas la même densité ; et il en résulte que tous les rayons qui nous parviennent après avoir traversé obliquement l'atmosphère, ont éprouvé dans leur trajet, une suite de petites déviations. Et comme nous jugeons toujours que le corps que nous regardons est dans la direction de notre rayon visuel, il s'ensuit que nous ne voyons jamais, vers l'horizon, les astres dans la place qu'ils occupent réellement, c'est ce qui fait que nous voyons le soleil quelques instants avant son lever et après son coucher.

On sait que le soleil est près de 1,500,000 fois plus gros que la terre et que son éloignement moyen de notre planète est de 34,500,000 lieues environ. Un boulet, parcourant 840 mètres par seconde, ou 663 lieues par heure, emploierait plus de six années à traverser cet espace, en admettant que sa vitesse fût toujours aussi grande qu'au sortir du canon.

Le diamètre du soleil est de 320,000 lieues, sa lumière nous arrive en 8 minutes, 16 secondes.

Les anciens, d'après le système de Ptolémée, croyaient que le soleil et tout le ciel tournaient autour de la terre immobile au centre de l'univers ; ils se trompaient ; aujourd'hui la science moderne, acceptant le système de Copernic, place le soleil au centre de notre monde planétaire, et fait tourner autour de lui la terre, les planètes et les comètes.

Nous devons à Newton d'avoir découvert que tous les astres sont dans une dépendance mutuelle ; qu'ils agissent tous par attraction les uns sur les autres, en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré des distances. Ainsi le soleil qui a 381,936 fois plus de masse que la terre et 550 fois plus que toutes les planètes réunies, est le centre d'une puissance attractive qui fait tourner autour de lui tous les astres du système planétaire, doués, eux aussi, de la puissance d'attraction.

Herschell croyait que le soleil est habité ; d'autres savants ont eu la même opinion. A ce sujet, Arago s'exprime ainsi :

"Si l'on me posait simplement cette question : Le soleil est-il habité ? Je répondrais que je n'en sais rien. Mais qu'on me demande si le soleil peut être habité par des êtres organisés d'une manière analogue à ceux qui peuplent notre globe, et je n'hésiterai pas à faire une réponse affirmative. L'existence dans le soleil d'un noyau central obscur, enveloppé d'une atmosphère opaque, loin de laquelle se trouve seulement une atmosphère lumineuse, ne s'oppose nullement, en effet, à une telle conception."

Herschell, Wilson, François Arago et d'autres ont avancé que le soleil pouvait être habité, parce qu'ils croyaient à l'existence réelle d'un noyau relativement obscur et froid, séparé et préservé du rayonnement de la photosphère par une épaisse couche de nuages douée du pouvoir d'absorber la chaleur et la lumière ; mais cette hypothèse d'un noyau froid n'est plus admise aujourd'hui. Cette couche de nuages, en supposant que son existence soit démontrée, n'empêcherait point que le noyau intérieur ne fût échauffé par voie de conductibilité. Il est donc très-probable que le globe entier du soleil est à une très-haute température dans toute sa masse et, selon l'expression de M. Babinet, "toutes les analogies sont contre l'idée de le regarder comme ayant à sa surface et sous son enveloppe ardente des êtres vivants, soit végétaux, soit animaux."

Le soleil se refroidit-il dans la suite des siècles ? Que deviendrait la terre si le soleil venait temporairement à s'éteindre ? A ces deux questions que bien des esprits se sont posées, que nous avons vues installées dans des ouvrages d'astronomie, la science ne saurait répondre d'une manière satisfaisante. Toutefois nous ne sommes plus à ces époques reculées où le soleil était considéré comme un feu pur et indestructible ; nous savons que toute dépense de chaleur et de lumière est une perte pour le foyer d'où s'échappent

cette lumière et cette chaleur, et que le moment arrivera où le foyer sera éteint, si rien n'est venu l'entretenir. Mais, comme, depuis plusieurs milliers d'années, aucune diminution appréciable ne s'est fait sentir dans l'intensité du rayonnement solaire, nous pouvons dormir en toute sécurité et laisser à d'autres le soin de résoudre le problème de la fin du monde par le refroidissement et l'extinction du soleil.

DOUZE HEURES DE VEILLE

A LA PORTE DU TABERNACLE

Par l'abbé GAGNET

1 beau vol. in-18

Prix : broché, 88 cts ; reliure chagrin, tranchée dorée ou rouge, \$1.75.

L'HEURE DELICIEUSE

AUX PIEDS DE JÉSUS DANS L'EUCARISTIE

Par l'abbé DOUBLET

1 vol. in-32

Prix : broché, 50 cts ; relié, 75 cts ; rel. chagrin tr. dorée, \$1.25.

LA VIE N'EST PAS LA VIE.

VINGTIÈME LETTRE.

8 octobre.

CHER AMI,

Je dois répondre à la question qui termine ma précédente lettre. Mais comment te dire les joissances réservées à l'homme dans la terre des Vivants ? Au jugement de saint Paul lui-même, qui les avait vues de ses yeux, elles sont indescriptibles. Essayons néanmoins d'en bégayer quelque chose.

Je t'ai parlé déjà des félicités de l'âme, restent celles du corps. Dans le ciel nos cinq sens vivront de la plénitude de la vie : chacun d'eux, par conséquent, jouira de la satisfaction qui lui est propre. Tu le comprends sans peine. D'une part, après la résurrection, l'homme sera dans le ciel, non tronqué ou amoindri ; mais intègre et perfectionné dans tout son être. D'autre part, comme l'esprit et le cœur, les sens ne seront pas seulement en puissance, mais en acte. La raison en est que la faculté en acte est plus parfaite que la faculté en puissance, et que tous les sens du corps, ayant été les instruments de l'âme, seront récompensés, suivant les mérites de l'âme elle-même.

Cherchons, mon cher ami, dans notre état actuel, quelque idée de cet incompréhensible bonheur. Pour chacun de ses sens, l'homme éprouve des desirs que rien ici-bas ne peut satisfaire et qui font son tourment. Il faudrait écrire, depuis la première page jusqu'à la dernière, l'histoire du genre humain, si on voulait rapporter tout ce que l'homme a fait pour contenter ses sens.

Que de vie consumées, que de fleuves de sang versés, que de crimes commis, que de montagnes d'or sacrifiées, pour acheter le plaisir de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher ! Or, ce plaisir, que rien sur la terre ne peut ni acheter ni vendre, le ciel le donne. Je dis mal, le ciel est ce plaisir même élevé à sa perfection, sans mélange d'imperfection et de vicissitude.

D'abord, le plaisir de la vue. La terre des Vivants est la cité de la beauté et de la lumière. Tout y est beau d'une beauté parfaite ; tout y est lumineux d'une lumière telle que l'œil de l'heureux habitant, s'il n'était doué d'une immense puissance de vision, ne pourrait, même un instant, en soutenir l'éclat. L'œil la verra, non-seulement sans fatigue, mais avec un plaisir indicible, cette terre des Vivants, inondée de lumières, dont le disciple bien-aimé a essayé de nous donner la description.

"L'ange me transporta sur une haute montagne ; et il me montra la ville, Jérusalem la sainte, qui descendait du ciel, venant de Dieu. Elle était illuminée de la clarté de Dieu même ; et sa lumière était semblable à une pierre de jaspe, transparente comme le cristal. Elle avait une grande et haute muraille, où il y avait douze portes et douze anges, un à chaque porte. La muraille était bâtie de jaspe, et la ville était d'un or pur, semblable à du verre très clair, et les fondements de la muraille étaient des pierres précieuses. Les douze portes étaient douze perles ; et chaque porte était faite d'une de ces perles ; et la place de la ville était d'un or pur, comme le verre transparent."

Grand Apôtre, soyez béni ! En vous écoutant, il nait au cœur un vif désir d'habiter la cité bienheureuse. Toutefois, les beautés que vous décrivez ne sont rien, près de la réalité. Seulement, pour s'accommoder à nos faibles esprits, le Dieu qui vous inspire ne parle que d'or et de pierres précieuses, parce qu'ici-bas nous ne voyons rien de plus éclatant ni de plus beau.

Voici donc l'enfant de Dieu, l'héritier de son père, le cohéritier de son frère aîné, Jésus-Christ, qui met le pied sur la frontière de la terre des Vivants. En un clin d'œil, il la voit tout entière, et il sait que cette terre est à lui et son séjour pour l'éternité. Quel spectacle et quelle émotion ! Si la vue des magnificences de Salomon ravit

tellement la reine de Saba, qu'elle en perdit la respiration : en présence des éblouissantes merveilles de la terre des Vivants, demeure du vrai Salomon, le saint mourrait à l'instant si tout son être, fortifié par la puissance divine, n'était mis en harmonie avec ce poids immense de gloire.

Au milieu de l'océan de lumières et de beautés qui charment ses regards, apparaît une beauté qui les surpasse toutes et qui le jette dans le ravissement : c'est la sainte humanité de Notre-Seigneur. Devant lui est le plus beau des enfants des hommes, le type de la beauté sur lequel Adam, le chef-d'œuvre de la création visible, fut formé et sur lequel nous serons réformés. Il le verra, il le verra toujours. Il s'approchera de lui, il prendra place sur son trône, il s'entretiendra familièrement avec lui, comme un frère avec son frère.

A côté du nouvel Adam, est la nouvelle Ève dont la beauté éclipse la beauté de toutes les vierges, les grâces de toutes les femmes qui ont été et qui seront à jamais. Il la verra, il s'approchera d'elle ; il s'entretiendra familièrement avec elle, comme un enfant avec sa mère.

Autour du Roi et de la Reine de la brillante cité, sont rangés en bel ordre, éclatants de lumière, resplendissants de beautés incomparables, et pour lui gracieux et fraternellement bienveillants, les chœurs angéliques. Il les verra, il s'approchera d'eux, il se mêlera dans leurs rangs ; il s'entretiendra familièrement avec eux, comme un ami avec ses amis. Afin que la satisfaction des yeux soit complète, on croit, mon cher Frédéric, et tu peux le savoir, que les anges revêtiront, comme ils l'ont fait souvent, des corps aériens. Cette forme sensible, dont la beauté ravissante ne saurait être décrite, permettra à notre vue de jouir des charmes incompréhensibles de ces sublimes intelligences, les plus belles créatures, après Marie, que la toute-puissance du Créateur ait tirés du néant.

Avec les anges, le saint se verra lui-même dans sa propre chair. Mais quelle différence ! Dans son corps, plus de faiblesse organique, plus de difformité, plus d'infirmité, plus de beauté imparfaite : toutes les grâces de la jeunesse, unies à toutes les forces de l'âge mûr. Réformé sur le modèle de celui de Notre-Seigneur, son corps sera si beau et si lumineux, qu'il ne le cédera pas au soleil en beauté et en éclat : ceci est la pure vérité.

Tu sais que le corps du Sauveur parut un jour, à saint Paul, plus brillant que le soleil en plein midi. Le Sauveur lui-même n'a-t-il pas annoncé que les justes lui ont comme le soleil, dans le royaume de leur père ? Quel contentement lorsque le saint, jadis petit berger ou pauvre ouvrier, verra ses pieds, ses mains et tous ses membres, si resplendissants que nulle part il n'aura besoin ni de flambeau ni d'astre pour s'éclairer !

Mais il n'aura pas seulement la satisfaction de voir son corps ainsi rayonnant de gloire : il verra celui de tous les élus : immense assemblée de rois et de reines de toute nation, de toute tribu et de toute langue, dont les flots ondoyants remplissent l'incalculable étendue de la terre des Vivants.

Si donc le soleil à son lever réjouit toute la nature, quelle joie ne causera pas à chacun des bienheureux, la vue de tous ces soleils vivants. Entre tous, cher ami, nous distinguerons nos parents, nos amis, tous ceux que nous aurons aimés ici-bas, qui nous auront aidés, ou que nous aurons aidés nous-mêmes, à porter saintement le fardeau de la vie. Nous les verrons, nous serons avec eux pour ne plus nous séparer. Avec eux nous nous entretiendrons cœur à cœur : et que n'aurons-nous pas à nous dire ?

Et puis, dans cette terre des Vivants, il n'y aura pas que les anges et les saints. Toute la nature y sera vivante, incorruptible et éclatante de beautés. D'après saint Paul et les Pères, je la t'ai dit et je le répète, la création matérielle ne sera pas anéantie ; elle sera perfectionnée. Ainsi, rien n'obligera à prendre dans un sens figure, tout ce que dit l'écriture des plaisirs sensibles réservés aux bienheureux. C'est pourquoi les fleuves du paradis, les arbres, les fleurs et les fruits dont il est parlé, peuvent se prendre à la lettre.

Les plus savants docteurs de l'enseignement expressément. "Dans la terre des Vivants, dit saint Augustin, les roses toujours en fleur rendent le printemps éternel. La blancheur du lis, le pourpre du safran, émailent le vert des prairies. Le baume y répand ses parfums, et aux arbres toujours fleuris pendent des fruits sans cesse renaissants, toujours mangés et toujours désirés."

Saint Anselme ajoute : "La terre, qui a conservé dans son sein le corps du Seigneur, sera tout entière comme un paradis ; et parce qu'elle a été arrosée du sang des saints, elle sera éternellement ornée de fleurs odoriférantes, de roses, de violettes qui ne se flétriront jamais."

A ces autorités je pourrais ajouter celle d'un grand nombre de théologiens parmi les plus graves, qui tous affirment sans hésiter qu'après le jour du jugement et la purification du monde par le feu, la terre reparaitra avec une brillante parure de fleurs, de pierres précieuses, d'arbres, de fontaines et autres ornements, pour le plaisir des saints.

Dans la terre des Vivants, la vue sera donc pleinement satisfaite. Par le désir qui nous dévore de voir les beautés créées, si imparfaites, qu'elles soient, juge, mon cher ami, de l'immense plaisir que nous causera la vue de tant de beautés de tous points ravissantes.

Que de voyages longs, pénibles et dispendieux, entrepris pour contempler quelque site enchanteur, quelque ville célèbre, quelque haute montagne, quelque merveille de l'art ! Que d'argent dépensé pour donner une fête pompeuse, un spectacle brillant, où l'on s'efforce de réunir tout ce qui peut flatter les yeux ! Le ciel nous procurera tout cela : et nous ne le désirerions pas !

Mais je ne veux pas te renfermer dans ce nouveau humilier : il n'y a que les petites âmes qui ont de petits desirs. A demain.

Tout à toi.

CREDIT PAROISSIAL

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa

Grandeur Monseigneur

de Montréal.

SAYS NOIRS,

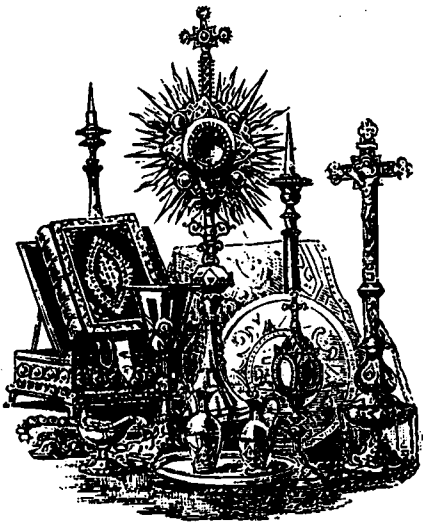
MÉRINOS

ET

SOUTANES

SUR

COMMANDE.



HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE

AUBE

PURIFICATOIRES

LAVABO

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.

Importation de Calices, Cibores, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers

Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux,

Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité : DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.



A. BELANGER

276 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MEUBLES DE TOUS LES PRIX

ET DE

TOUS LES STYLES :

Ameublements de salon,

De chambre à coucher,

Bibliothèques,

Lits en fer

Chaises en jonc et autres,

Lits à ressorts,

Matelas de toutes sortes,

Oreillers etc.

Notre Magasin renfermant toujours un assortiment complet et du dernier goût, à des prix très modérés, satisfait le public le plus exigeant.

Nous apportons également tous nos soins aux commandes que veulent bien nous donner Messieurs les membres du clergé.

MAISON DE CONFIANCE

MATHIEU & FRÈRE

No. 83, RUE SAINT-JACQUES.

Vins, Liqueurs, Huiles.

Vins ordinaires, Vins de messe, Vins de dessert. Vins blancs, Vins rouges, Vins de Champagne, Vins de Bourgogne, de Bordeaux, de Portugal, d'Espagne, de Hongrie, du Rhin. Port, Sherry, Marsala, Madère, Sauterne, Moselle.

Liqueurs fortes et liqueurs douces de toutes espèces et de tous les prix.

Un des principaux titres de MM. MATHIEU FRÈRES à la confiance du public, c'est qu'ils ont été choisis comme agents de la maison W. et A. GILBEY. Tout le monde connaît cette célèbre maison, qui par la pureté et l'excellence de ses produits, a presque accaparé le monopole des vins aux Etats-Unis; on a calculé en effet, qu'elle importait en moyenne la vingtième partie des vins étrangers consommés dans ce pays.

5,000 lbs. CIRE BLANCHE

10,000 lbs. PARAFFINE AMERICAINE

R. J. DEVINS,

PLACE DU PALAIS DE JUSTICE, MONTREAL.

DRAPEAU & SAVIGNAC
FERBLANTIERS, PLOMBIERS ET COUVREURS
120, GRANDE RUE SAINT-LAURENT.

Appareils à l'eau chaude pour Eglises,

Presbytères,

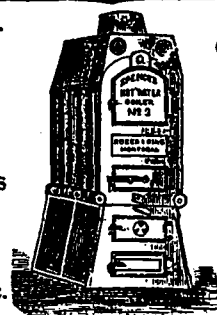
Couvents,

Maisons particulières

Edifices publics;

Conduits,

Tuyaux, etc., etc.



Couvertures en tous genres,

En tôle galvanisée,

En ardoise,

En ferblanc

Pour églises ou édifices publics

Maisons privées

Les ordres sont exécutés dans le plus bref délai, avec le plus grand soin et à des prix très modérés.

Parmi les travaux importants de cette nature faits par cette maison, nous pourrions citer ceux faits aux collèges de l'Assomption, de Sainte-Thérèse, de Hull, aux évêchés de Sherbrooke et de Trois-Rivières, à la Librairie Saint Joseph, etc., travaux qui ont donné la plus entière satisfaction.

LANTHIER & CIE.

271, RUE NOTRE-DAME

Chapeaux anglais, français et américains de tous les genres, de toutes les qualités. Modes les plus récentes, pour hommes et enfants. Spécialité de chapeaux pour le clergé; chapeaux de soie romains et ordinaires, feutres durs et mous.

Pardessus imperméables. Parapluies des célèbres maisons de Martin, Sangster, etc. Pardessus et manteaux en tweed, en cachemire noir.

Nous espérons satisfaire à l'avenir, comme nous l'avons toujours fait par le passé, messieurs les membres du clergé qui daignent nous honorer de leur confiance.

MANUEL

DU

VISITEUR DU PAUVRE

PAR

Une dame de Charité de St. Vincent de Paul

1 volume in-18.....Prix Franco 25 cts.